



La Perle d'Anvers



Il y a une sagesse qui se joue dans l'univers et mène les hommes ; tantôt elle apprend à ceux-ci une chose, tantôt une autre ; on crie à la nouveauté, on s'extasie, on admire et, finalement, on perfectionne la découverte et on l'applique aux besoins de tous. C'est le progrès.

Un jour, un habitant des bords de la mer, un sauvage vêtu de peaux de bêtes a lancé une planche sur les flots en s'y cramponnant, il a creusé un tronc d'arbre et, ramant avec des avirons grossiers, a gagné des terres inconnues ; c'était le principe de la navigation. Un autre sauvage assis devant son feu, à l'entrée d'une caverne, a regardé souvent l'eau bouillir dans le récipient vulgaire qui servait à cuire les aliments de tous les jours ; c'était le principe de la navigation à vapeur ; ni l'un ni l'autre ne pensaient pourtant à ce que pouvait être un cuirassé de guerre

comme le *Formidable* ou l'*Empereur Nicolas*. Et quand il faut trouver un guide pour marcher, la même Providence fait remarquer au navigateur une petite aiguille de fer qui se tourne toujours vers le Nord et indiquera infailliblement la route. C'est une nouvelle merveille.

Or, parmi les choses merveilleuses, il n'y en a pas une qui ait produit une révolution comparable à la découverte de l'imprimerie. La haute raison, qui préside à tout, montre à l'artiste intelligent et génial un chétif métal qui, gravé ou fondu en A, B, C, reproduira fidèlement tous les livres qu'on voudra et autant qu'on voudra. Ni Cyrus, ni Alexandre, ni César n'en firent autant. Et quel Ptolémée d'Egypte pourra donner à l'artiste ce qui lui est le plus nécessaire : le papier ? Cette même sagesse, qui lui apprend à le fabriquer lui-même, sans

mesure, avec les vils chiffons qu'on jette sur le fumier.... O blasés, blasés sur tout, jouisseurs, enfants gâtés et insoucians, si pourtant vous réfléchissiez, ne fût-ce qu'un instant! Si vous connaissiez le don de Dieu, *Si scires!* comme disait Le Maître à la femme de Samarie, au puits de Sichem : au lieu de froisser négligemment cette feuille imprimée et de la laisser tomber au ruisseau, peut-être, en pensant à son histoire, sentiriez-vous les larmes sourdre sous vos paupières!

Les étrangers et les païens mêmes nous donnent souvent des leçons. J'ai vu ceci en Chine, tout au fond de l'Extrême-Orient : jamais on ne laisse traîner une feuille imprimée, jamais on ne la jette de côté; jamais, dans un magasin, on ne s'en servira pour envelopper un objet quelconque. Il existe même une confrérie de bonzes qui s'en va par monts et par vaux quêter et recueillir les chiffons de papiers inutiles sur lesquels on peut encore lire quelques caractères à demi-effacés. Ces gens-là ont un profond respect pour l'écriture; ils aiment leurs beaux caractères, ils en sont fiers et le montrent de toutes façons. Ah! qu'ils seraient scandalisés s'ils vivaient parmi nous!

... Les femmes ont souvent des idées exquises, car leur cœur et leur intelligence sont ouverts à toutes les délicatesses; c'est une femme qui m'a dit : « Vous allez à Anvers; surtout ne manquez pas le musée Plantin; c'est la *perle d'Anvers!* »

A deux pas des quais de l'Escaut, à l'ombre de la glorieuse cathédrale, sur une petite place qu'on appelle le *Marché-du-Vendredi*, se dresse une maison qui n'a rien d'extraordinaire à l'extérieur, si ce n'est la porte d'entrée. Regardez l'écusson qui la surmonte; une main sortant des nuages et tenant le compas d'or avec la devise :

Labore et Constantia

Le cartouche est soutenu par deux figures allégoriques représentant, l'une, le Travail, l'autre la Constance. C'est l'œuvre du sculpteur hollandais Erasmé Quellin, d'Amsterdam. La partie droite et fixe du compas représente la Constance et la partie mobile le Travail. La maison est pleine de livres qui, tous, portent la même marque et la même devise. — Où êtes-vous donc? — Dans une imprimerie, la plus célèbre de toutes. Chez Plantin, l'architypographe du fameux roi Philippe II d'Espagne.

Ce n'est pas que Plantin ait été le premier imprimeur connu; non! Mon avis est que les Chinois, dont nous parlions tout à l'heure, connaissaient cet art depuis la plus haute an-

tiquité; mais vous les savez figés dans une immobilité désolante et stérile à peine troublée de nos jours par les tentatives de leurs frères d'Europe; j'ai vu les imprimeries du Céleste-Empire dans les provinces centrales; elles sont toujours à l'état d'enfance et de gravure sur bois.

Au temps de Cicéron, au siècle d'Auguste, on imprimait de cette manière, paraît-il, les billets d'enterrements à Rome. Il a fallu quinze siècles pour faire faire à cet art un pas de plus, mais c'a été un pas de géant. Trois hommes alors commencèrent à imprimer des livres en Occident, Gutenberg, Fust et Schœffer, et c'est en 1436, et à Strasbourg, qu'on doit placer la naissance de l'art qui a révolutionné le monde. Depuis assez longtemps on imprimait au bas des gravures quelques mots d'explication par le même procédé que la gravure; Gutenberg appliqua ce procédé à des écrits de longue haleine et, avec ses associés, il suivit plusieurs méthodes avant d'arriver à la seule véritable et bonne.

Nous les voyons d'abord imprimer au moyen de tables ou planches sculptées, puis ils se servent de caractères mobiles en bois, puis enfin de caractères tirés de matrices fondues. On sait qu'une matrice est une pièce de cuivre qui a reçu en creux l'empreinte d'une lettre gravée sur un poinçon d'acier et qui s'ajuste au fond du moule dans lequel on fond les caractères.

Pourquoi faut-il que le malheur s'acharne après les grands inventeurs? Gutenberg ne fut pas toujours heureux; le dernier des Manuce est mort insolvable; le célèbre imprimeur Henri Estienne est mort à l'hôpital de Lyon; Antoine Estienne, qui fut à la tête des plus grands ateliers, s'est éteint dans la misère à l'Hôtel-Dieu; Plantin, lui, fut heureux, riche, puissant, considéré; il eut, de son vivant, la fortune et la gloire, et, après sa mort, on vient à son logis comme à un pieux pèlerinage; on admire l'œuvre et on bénit l'ouvrier.

Oh! cette cour de la maison Plantin! je la vois, comme si j'y étais, avec sa vigne trois fois séculaire couvrant la façade intérieure principale, ses énormes branches noires et tordues, et ses feuilles vertes entre lesquelles on aperçoit les bustes des maîtres, et les fenêtres à meneaux, aux carreaux enchâssés dans leurs cadres de plomb. Vigne toute symbolique qui rappelait à l'imprimeur, au milieu des brouillards de l'Escaut, son lieu d'origine, sa belle Touraine et sa douce France, là-bas, la-bas, avec son riant soleil et ses somptueux jardins. Et puis la vigne au vin généreux, répandant la force et la vie, apportant la gaieté et l'esprit comme ces livres qui sortent de ces officines et de ces salles d'étude et de travail,

et qui vont aller de par le monde, dans les palais, sous la chaumière, donner à tous la vérité et la vie. La science est le vin de l'esprit.

Le calme et la paix règnent ici. C'est la solitude, mais animée et peuplée; c'est le silence, mais un silence éloquent, plein de paroles, d'idées et de choses, comme celui dans lequel nous aimons à nous plonger dans nos lectures, au milieu des livres, alors que nous vivons d'une vie intense, et que l'esprit parcourt, ravi, des mondes encore inexplorés et si captivants.

Et, du reste, l'imagination aidant, cette cour de Plantin, ne la voyons-nous pas traversée sans cesse par un peuple de savants et d'ouvriers? Certes! ils ne faisaient guère plus de bruit qu'on n'en entend à cette heure; leurs occupations exigeaient le calme et le recueillement; ils passaient comme des fantômes, ils glissaient comme des esprits. La matière comptait si peu dans leur art! de mignons lingots de cuivre, une légère feuille de papier, quelques gouttes d'encre noire ou rouge, une presse faisant entendre régulièrement son gémissement doux et continu. C'était tout.

Et, tenez! les voilà! Entrez dans le logis et voyez: Voici Christophe Plantin, chef de la famille, né en 1514 à Montlouis, près Tours, mort à Anvers en 1589, marié à Jeanne Rivière, de Caen, en Normandie. Voici ses six enfants: sa fille Marguerite, mariée à Raphelingen, qui dirige l'imprimerie de Leyde, fondée aussi par son beau-père. Voici son autre fille Martine, mariée à Joannes Moëretorf ou Moretus, lequel doit succéder à son beau-père et être la souche des Moretus, dont Balthazar sera le plus grand...

Et vous les voyez comme ils étaient, les fiers gentilshommes de la presse, graves, dignes, avec une belle prestance, la fine barbe, la moustache retroussée, le pourpoint de velours noir et la fraise empesée. Jetez seulement les yeux sur cette galerie de portraits dans les salons du rez-de-chaussée: il y en a dix-sept de Rubens lui-même, d'autres de Pourbus, de Corneille de Vos, de Golzius. Ils représentent les fameux imprimeurs, et il semble que ceux-ci, descendus de leurs cadres, font encore les honneurs de la maison et circulent au milieu des belles tapisseries, des hautes cheminées et des bahuts sculptés.

Nous allons les voir travailler, car nous passons dans l'atelier typographique. Il contient encore sept presses à bras, parmi lesquelles se trouvent les deux presses dont se servit Plantin dès le début; elles datent de la fin du xvi^e siècle et ne sont guère élégantes; mais qui ne considérerait avec émotion ces

vieux bois tailladés où l'on voit les marques des clous et des couteaux, et l'empreinte grasse des mains! Je salue la presse comme je salue le pressoir qui, dans les jours d'automne, font les grappes dorées. C'est la vie! vous dis-je, c'est la vie! Mais vous, ô mes lectrices, saluez ces vieux débris; vous avez une raison particulière pour le faire; le premier ouvrage sorti de là, en 1555, porte le titre:

La institutione di una fanciulla nobilmente.

(L'institution d'une fille de noble maison.)

La dédicace, écrite en français et adressée à Gérard Gremway, receveur de la ville d'Anvers, est ainsi conçue:

« Suivant la coustume d'un jardinier ou laboureur, qui, pour singulier présent, offre à son seigneur les premières fleurs des jeunes plantes de son jardin ou métairie, je vous présente, monsieur, cet un premier bourjon sortant du jardin de mon imprimerie, vous suppliant de telle humanité, à vous accoutumée, le recevoir, comme il vous est de bon cœur représenté. Ce que présent, m'inciterez (si avec le temps, m'est donné la puissance) à mettre en avant chose de plus grande importance, sous la faveur et protection de vostre seigneurie, laquelle nous veuille bien conserver, et toujours augmenter en grand profit et utilité du bien public. — D'Anvers, le 4 de may 1555. »

La chose de plus grande importance fut la fameuse *Bible Polyglotte*, en huit volumes in-folio et en cinq langues, publiée en 1573, qui coûta quatre années de travail et 40,000 écus. Depuis 1569 déjà, Plantin avait été élevé par le roi d'Espagne, Philippe II, à la dignité d'architypographe, et le même Philippe avait envoyé à Anvers son chapelain, Arias Montanus, pour surveiller l'impression de la Bible.

Arias Montanus vint donc dans cette maison du Marché-du-Vendredi, et son portrait est là, dans les belles salles du rez-de-chaussée, peint par Rubens, comme celui de Juste Lipse et de plusieurs autres amis de la maison. Sans doute, ils se réunissaient tous et souvent dans cette chambre des correcteurs, longue, magnifique d'aspect, occupée par des bahuts remplis de lettres, d'épreuves, de manuscrits, de quittances et d'almanachs, ou par des armoires et des rayons garnissant les murs de haut en bas et dans lesquels sont alignés en bel ordre des paquets de caractères.

Au milieu de la chambre se dresse une table

avec un seul fauteuil vénérable qui devait servir au correcteur en chef; les autres avaient leur bureau près de la fenêtre et c'est une merveille de chêne sculpté; on y voit encore une grande paire de ciseaux et une petite balance curieuse pour le pesage des lettres.

Ceux qui sont venus ici s'asseoir à ces tables s'appelaient Cornélius Kilianus, Théodorus Pullmannus, Justus Lipsius, Joannes Moretus, tous savants en us, si l'on veut, avec des figures en pointe, des barbes en dents de scie, des barrettes noires et des besicles d'acier; mais le plus noble parmi l'armée des travailleurs, et ceux à qui nous devons d'être ce que nous sommes moralement et intellectuellement, Plantin, avait le génie des rois qui ont régné dans les siècles de lettres; s'il n'était par lui-même un savant dans toute l'acception du mot, il s'entendait admirablement à réunir, à grouper autour de lui les hommes les plus remarquables et à utiliser leurs talents.

Ces hommes ont servi merveilleusement ses projets; Plantin était l'habileté même; il voulait la perfection; la plupart du temps, grâce à ses précieux collaborateurs, il fut tout près de l'atteindre. On a dit que Kilian peut être considéré comme le phénix des correcteurs morts ou vivants et qu'il affirmait que la correction est à l'art typographique ce que l'âme est au corps humain (1).

On cite de lui cette épigramme, traduite après du latin en vers français :

Nous corrigeons les livres des erreurs
Et nous notons les fautes des auteurs;
Mais un brouillon que la fureur d'écrire
Pour nos péchés dans nos lettres attire,
De ce bel art faisant un vil métier
Souille la plume et tache le papier.
Loin de lécher son ourson, il s'empresse
De le jeter dans les bras de la presse;
Et si l'on rit de son avortement,
Voilà le sot de furie écumant.
Tout aussitôt, il s'en prend pour excuse
Au correcteur; c'est lui seul qu'il accuse.
Eh! bien, ami! laisse le correcteur
Débarbouiller les marmots de l'auteur.
C'est bien assez que le pauvre homme lise
Soit l'ennemi de tous ceux qu'il corrige...

A l'imprimerie Plantin, on ne se contentait pas de revoir les épreuves avec la plus scrupuleuse exactitude; il paraît qu'on les exposait même devant la porte de la maison, en priant les étudiants de les examiner et en promettant un sol à tous ceux qui trouveraient une faute ou une erreur quelconque.

A côté de la chambre des correcteurs, on montre aux visiteurs la chambre de Juste Lipse, le savant philologue hollandais qui enseigna

l'histoire à Leyde et à Louvain. Les murs ici sont tapissés de cuir de Cordoue véritable; deux grands bahuts de la Renaissance flamande y attirent l'attention. Ce que j'aime le mieux, pourtant, c'est la boutique de librairie, qui est de plain-pied avec le sol de la cour.

Ici, nous avons tout à fait l'illusion du passé avec cet ameublement et ces fenêtres à petits carreaux enchâssés. Sûrement, tout à l'heure, les commis vont entrer et s'asseoir au comptoir pour me débiter un de ces livres que j'aperçois dans les rayons, et je vois déjà revenir de la ville le garçon *bouticlier* qui va peser mes ducats ou mes florins dans cette petite balance qui est là sur la table devant moi.

Rien ne donne une impression vitale comme ces objets qui sont tous à leur place: les compositeurs sur les casses, un commencement d'alinéa arrêté brusquement au milieu d'un mot, des épreuves sur des réglettes, des tables à encre sur lesquelles reposent des rouleaux, des coins de bois, des formes qui attendent, des piles de feuilles blanches et imprimées, des pupitres barbouillés et écornés, des écritures, des tampons, des brosses, des mouchettes à chandelles. Et qu'un rayon de soleil vienne à se glisser par les petites fenêtres aux garnitures de fer compliquées, que le rayon fasse danser les mille chatoyants atomes de cette poussière séculaire, je tressaille, je vois, je crie: « Ils vont venir, ils viennent! Je vais leur parler!... »

Tout à coup, en effet, j'entends des voix, des sons, une musique et je me précipite au dehors, haletant, éperdu, croyant presque que mon rêve va se réaliser. Alors, je m'arrête souriant et charmé, car si je ne les entends pas, eux! eux ont entendu la même voix et la même mélodie qui tombe du haut du ciel, comme un chant de séraphins, égrenant sur nos têtes ses notes cristallines et joyeuses. Oh! l'aimable compagnie que celle des cloches de Notre-Dame d'Anvers! La plus petite a huit centimètres de circonférence; la plus grosse pèse 16,000 livres et a eu pour parrain Charles-Quint, qui était le père de Philippe qui fut le protecteur de Plantin.

J'aime le carillon dans tes cités antiques,
O vieux pays gardien de tes mœurs domestiques,
Vieille Flandre, où le Nord se réchauffe engourdi
Au soleil de Castille et s'accouple au Midi!
Le carillon c'est l'heure inattendue et folle,
Que l'œil croit voir vêtue en danseuse espagnole,
Apparaître soudain par le trou vif et clair
Qu'elle ferait en s'ouvrant une porte de l'air.
Elle vient, secouant sur les toits léthargiques
Son sablier d'argent, plein de notes magiques,
Réveillant sans pitié les dormeurs ennuyés,
Sautant à petits pas comme un oiseau joyeux,
Vibrant ainsi qu'un dard qui tremble dans la cible;
Par un frêle escalier de cristal invisible,

(1) *La Maison Plantin*. Léon Degeorge, Paris 1886.

Effarée et dansante, elle descend des cieus ;
Et l'esprit, ce veilleur fait d'oreilles et d'yeux,
Tandis qu'elle va, vient, monte et descend encore,
Entend de marche en marche errer son pied sonore (1).

Au premier étage, on verra la galerie des cuivres, qui sont au nombre de cinq à six mille, exposés dans des vitrines placées contre les fenêtres donnant sur la cour et représentant des plans de villes, de joyeuses entrées, des médailles, etc. Ce sont les œuvres des graveurs anversoises des xv^e et xvi^e siècles.

Puis vient la galerie des bois gravés, au nombre de quinze mille, qui ont une valeur inappréciable; on pourrait avec cela enrichir une cinquantaine de musées.

Enfin, les archives de la maison Plantin : les lettres, les moindres documents, les insignifiants papiers, comme les plus importants : le *Journal*, les *Grands livres*, les carnets de relevés des marchandises, les livres de paye des ouvriers, des gravures, des reliures, les catalogues de toutes sortes, les livres de correspondances. Et si vous pouviez feuilleter ces papiers, vous y verriez des choses comme celles-ci : « Rubens a reçu tant de florins pour tels travaux; le roi Philippe a payé tant pour telle Bible... » ; vous y verriez les noms et les signatures des philosophes les plus célèbres, des artistes les plus éminents, des historiens les plus illustres, des imprimeurs les plus connus de France, d'Angleterre, d'Allemagne, d'Espagne et d'Italie.

En sortant de là, il n'y a plus qu'une chose à faire : aller dans le pourtour de la cathédrale et faire une pieuse visite au monument du maître, où on lit son épitaphe :

*Christophorus situs hic Plantinus,
Regis Iberi
Typographus; sed rex Typographum
ipse fuit.*

« Ci-gît Plantin, typographe du roi, et lui-même roi des typographes ! »

« Grand par sa dévotion, dit une autre inscription, par sa prudence et son génie sévère; grand avant tout par ses œuvres et sa persévérance; par ses soins et son assiduité, il fit paraître une quantité innombrable d'ouvrages anciens et modernes, au grand avantage des siècles présents et passés. Vous qui passez et lisez ceci, priez pour son âme ! Il vécut soixante-quinze ans et mourut ici le 1^{er} juillet 1589. »

En revenant de Notre-Dame, je rêvais. Je rêvais et ma rêverie eût pu se traduire ainsi :

(1) V. Hugo. *Les Rayons et les Ombres*.

O précieuse invention ! O don divin ! Que nous sommes heureux ! C'en est fait désormais des labeurs incessants, des longues veilles, des erreurs fatales, des incorrections ridicules ou mensongères. Qu'un Turc brutal vienne encore et ose brûler nos bibliothèques, il y en aura cent autres, mille autres qui nous offriront leurs trésors, les mêmes trésors. Plus n'est besoin des scribes laborieux qui passaient leurs vies à copier un manuscrit antique, à sauver les beautés littéraires des Grecs et des Romains, nos maîtres et nos éducateurs dans l'art du bien dire. Prêtres d'Isis ou d'Osiris, savants Chaldéens, Phéniciens habiles, Juifs sévères et jaloux, philosophes d'Athènes, citoyens de la grande Rome, vous ne pâlirez plus sur les manuscrits déroulés, vous ne pleurerez plus sur les merveilles perdues. Moines du Moyen âge, on ne vous verra plus penchés sur les vélins et les parchemins, et passer les nuits à écrire et à enluminer. C'est fini ! A vous tous, merci pour vos sollicitudes et vos labeurs ! Mais la grande révolution est accomplie et, désormais, comme l'Esprit qui souffle où il veut, comme le vent, qui parcourt en un instant des distances infinies, comme l'éclair qui jaillit de la nue, comme le soleil, la feuille imprimée, le livre va se répandre avec une rapidité vertigineuse jusqu'aux extrémités du monde.

Oh ! je sais bien que l'homme prostitue le don de Dieu et abuse de ses bienfaits ; il y a eu, il y a, il y aura encore des bourreaux de lettres, des criminels de la plume et de la pensée qui, à l'aide de ce moyen idéal : la presse, ont essayé et essaieront de pervertir le cœur et l'intelligence de leurs frères et blasphèmeront Dieu ; mais à côté des hurlements des damnés, comme au jour du terrible jugement, on entendra la louange des élus : Gloire à Dieu, qui nous a donné le livre et nous a procuré les plus pures jouissances !

C'est par le livre que nous pourrions entrer en communion avec tant d'esprits d'élite à qui il a été donné d'entrevoir quelque chose de la vérité, de la beauté et de la splendeur éternelles. Et maintenant ma raison s'éclaire avec les entretiens des philosophes, ma mémoire apprend les faits héroïques et retient tous les événements qui se sont déroulés dans la longue suite des siècles, mon cœur se réchauffe aux accents des orateurs, dont la voix sonne comme une trompette d'airain, et je pleure quand j'entends les doux sons qui s'échappent de la tendre lyre des poètes.

Enfin, quand j'ouvre le *Livre* par excellence, mon émotion est plus vive encore ; car j'y trouve traitées toutes les questions qui m'intéressent au plus haut point, touchant mon origine, ma destinée, mes devoirs.

Chose admirable! Voilà que tous les hommes, tous ceux que la terre porte, peuvent participer aux mêmes avantages. Toutes les sociétés, toutes les langues ont leurs livres et l'imprimerie ira chercher les manuscrits dispersés par lambeaux dans les recoins du monde, ceux qui sont écrits de différentes mains, avec des caractères différents, avec des abréviations presque indéchiffrables, en langues étrangères qui n'ont ni grammaire, ni dictionnaire, qui sont d'un prix exorbitant et inaccessible à la grande majorité des hommes. Pour transcrire correctement une *Somme* de

saint Thomas d'Aquin, il faudrait à un bon copiste dix années, puisqu'il y a dix-huit volumes in-folio, petit texte; que sera-ce donc de tous les docteurs, de tous les théologiens, de tous les juristes, de tous les poètes, de tous les historiens? Qui donc réunira les éléments épars de ce monde littéraire, y mettra de l'ordre et de la clarté, et les rendra accessibles à tous les hommes de bonne volonté?

— L'imprimerie!...

LUCIEN VIGNERON.

BIBLIOGRAPHIE

UNE VEUVE MILLIONNAIRE

PAR CH. D'HÉRICAULT

« Beaucoup de beauté, beaucoup d'esprit et cent mille livres de rentes », tel est le portrait de l'héroïne, veuve à vingt ans après un mois de mariage, et le second de ces mérites est pleinement justifié par la verve avec laquelle Isabelle d'Hervelinghem nous raconte ses aventures. Un vieil oncle, l'un des personnages les plus sympathiques de ce charmant livre, a dû l'élever, pour obéir au vœu de ses parents morts, en écartant de son éducation toute idée religieuse et toute sensibilité. Il en résulte une créature égoïste et volontaire, bonne au fond, malgré ses caprices. A travers une série d'incidents amusants, elle se voit successivement abandonnée de ses nombreux prétendants, qu'elle effraie son caractère fantasque, jusqu'au jour où, ruinée, n'ayant plus guère que vingt-cinq mille francs de rente, pauvre et dorée s'il en fut, elle se découvre un cœur et une âme, et trouve un bonheur tout opposé à celui qu'elle rêvait.

Très moral, très gai, d'un intérêt qui ne languit pas un instant, voilà bien des qualités pour recommander ce roman aux jeunes filles (1).

A Contre-cœur — Venue de loin

PAR A. JUNGST

Traduit par M^{me} E. Raynard

Ces deux nouvelles, adaptées de l'allemand,

sont gracieuses, sans égaler à beaucoup près les romans de Marlitt, dont l'auteur a évidemment subi l'influence. Le sujet en est un peu mince; la seconde nous semble la meilleure des deux, quoiqu'il fut possible de développer avec plus de vivacité la situation de cette jeune Américaine, tombant au milieu d'une paisible société allemande. Les deux héroïnes se convertissent à toutes les vertus qui leur manquent. C'est à peu près le dénouement du livre de M. d'Héricault; mais il suffit de comparer pour se rendre compte de la différence qu'y apportent les idées germaniques (1).

LES ÉPREUVES D'UNE JEUNE FILLE

PAR B. DE BUIX

Passer de la pauvreté la plus dure, du labeur quotidien le plus pénible à une opulence dépassant tous les rêves, et renoncer à cette fortune parce que l'origine en est coupable, après avoir éprouvé qu'elle n'apporte qu'amertume et déception, pour reprendre un lourd fardeau de misère, telles sont les épreuves peu communes auxquelles l'auteur soumet sa Thérèse. Il a su dégager, avec un réalisme d'une force singulière, la fierté âpre de cette jeune fille et montrer que le stoïcisme, malgré une grandeur trompeuse, touche aisément à l'égoïsme, quand c'est aux autres qu'on en fait porter le poids. Le seul défaut de ce livre est d'être trop vrai, par cela même trop triste; mais

(1) Bibliothèque des Mères de famille. — 2 fr. 50 le vol. Firmin Didot.

(1) Bibliothèque des Mères de famille. — 2 fr. 50 le vol. Firmin-Didot.

on le lit avec un intérêt poignant, et il laisse une impression qui peut être très salutaire à certaines natures volontiers héroïques jusqu'à l'exagération (1).

PAGANISME

PAR EDMOND COZ

Jacques Réus, un sculpteur de génie, vit dans le monde antique, étranger à ce qui l'entoure, uniquement épris de son art. Le jour où il rencontre une femme réalisant cette beauté suprême qu'il voudrait immortaliser dans le marbre, il l'épouse pour acquérir en elle un incomparable modèle à son chef-d'œuvre. Réduite à ce rôle humiliant, déçue dans ses espérances de bonheur, la jeune femme meurt, tuée par ses angoisses morales, et le sculpteur comprend trop tard qu'il s'est trompé, que la vie n'est pas toute dans un art stérile. Il retrouve la foi au tombeau de Magdeleine et va s'enfermer à la Grande-Chartreuse.

Des jeunes filles trouveront, nous le craignons, ce roman un peu sérieux, un peu sévère; des lecteurs plus âgés en apprécieront certainement la forme éloquente, la pensée peu banale (2).

(1) 3 francs. — Henri Gautier, éditeur.

(2) 2 francs. Henri Gautier, éditeur.

BARABBAS

PAR MARIE CORELLI

Il s'agit ici d'un ouvrage d'un genre tout particulier qui a fait grand bruit en Angleterre, d'où il nous arrive élégamment traduit.

Cette tentative curieuse fait songer à certains peintres contemporains qui cherchent dans leurs tableaux à moderniser les scènes évangéliques et à en transformer les acteurs en symboles. Ici, c'est la Passion que Marie Corelli retrace et développe, en y mêlant une partie toute d'imagination. « Vision du grand drame de l'humanité », dit son sous-titre; et parfois, en effet, elle arrive, par l'intensité de l'émotion, à nous en donner la vision. Aussi, malgré ce qu'on peut trouver de déconcertant à l'idée d'écrire un roman en marge des Évangiles et à paraphraser avec une ardeur enthousiaste, mais pas toujours avec une scrupuleuse orthodoxie, les scènes de la Passion, il y a certainement dans ce livre des pages fort belles, des... x saisissants. La Vierge montant au Saint-Sépulcre, les mains pleines de lis, est une des images les plus exquises qu'ait amais évoquée un poète ou un peintre.

A. CHEVALIER.

CURIOSITÉ HISTORIQUE

UN PASSE-PORT DU MOYEN AGE : FEUILLE DE ROUTE POUR UN VOYAGEUR

« A vous, Saints Seigneurs, Evêques établis en vos sièges apostoliques, abbés, abbeses, à vous tous, Pères en Jésus-Christ; à vous, ducs, comtes, vicaires, centeniers, dixainiers; à vous tous qui croyez en Dieu et le craignez; moi, pécheur indigne, le dernier des serviteurs de Dieu, évêque ou abbé de... où repose l'humanité mortelle du bienheureux martyr (ou confesseur)...., salut éternel en Dieu.

« Je vous fais assavoir que le voyageur nommé..., né à..., de..., est venu à moi et m'a demandé conseil sur un péché qu'il a commis à l'instigation de l'ennemi commun. Selon nos usages canoniques, j'ai jugé que cet homme devait se mettre dans la condition de ceux qui errent pour la rédemption de leurs âmes. Sachez donc que, lorsqu'il se présentera à vous, vous n'avez point à en mal penser ou à vous emparer de sa personne. Bien au contraire, accordez-lui le gîte, le feu, le pain et l'eau; puis, sans le retenir davantage, laissez-le se hâter vers les Lieux Saints.

« Agissez ainsi pour l'amour de Dieu et le respect de saint Pierre. Vous en obtiendrez récompense dans la vie éternelle; car, dans cet étranger, c'est Jésus-Christ que vous aurez recueilli et nourri; songez que le Seigneur a dit: « J'étais étranger et vous m'avez recueilli »; et encore: « Ce que vous ferez pour le moindre de ces petits, vous l'aurez fait pour moi ». Mais à quoi bon de plus longs discours? Un seul mot suffit aux sages. Je me recommande à vos prières. Soyez vaillants en Jésus-Christ, et devenez dignes de la demeure des anges ».

MAIN D'ENFANT

(SUITE)



Un geste, Gérard lui désigna un gros rocher à fleur d'eau sur lequel s'ébattaient plusieurs enfants; puis, se tournant vers M. Gorvello :

— Je n'ose encore l'appeler, dit-il, en s'efforçant de raffermir sa voix. Rosie est très impressionnable; depuis la mort de son père, elle me considère comme son seul parent...

M. Gorvello l'interrompit :

— Vous devez trouver que nous sommes conduits comme des misérables. Vous avez raison... En ce qui me concerne, toutefois, je rejette les torts sur mon contre-maitre, qui m'a laissé dans une ignorance absolue. Ma maladie, mes affaires, m'ont retenu longtemps en Amérique. Je suis de retour en France depuis trois semaines; mais il y a huit jours seulement que M. Nortal, me voyant reposé, sorti du premier bouleversement causé par l'arrivée, m'a appris la position de notre parente. Je l'ai vivement blâmé; nous avons une vieille amie qui se fût chargée avec joie de Rosie durant toute notre absence, et vous eût épargné l'embarras d'un enfant. Ne me doutant pas de votre séjour à Biarritz, j'ai écrit aussitôt au président Fromont. Sa courte réponse, datée d'Aix, m'est parvenue ce matin. Jugez de notre étonnement en vous sachant si près de nous !

— Si près ! répéta Gérard.

— Mais oui; nous habitons le Boucau, à trois quarts d'heure d'ici; l'ignoriez-vous ?

— Absolument, répondit le jeune homme d'un ton glacé, bien que son cœur battit avec force. Je n'ai jamais correspondu directement avec M. Nortal.

Il y eut un silence... La froideur de Gérard gênait M. Gorvello, et Maud s'impatientait de la lenteur qu'il mettait à lui faire connaître l'enfant.

— Parlez-moi de Rosie, dit-elle enfin... Est-ce une nature vive, affectueuse ?

Sur la réponse affirmative de l'ingénieur, elle sourit à son père.

— Donc, elle n'ira pas en pension... Je serai son amie en même temps que son institutrice. Nous avons un vaste jardin dans lequel elle pourra courir sans crainte; je lui trouverai des fillettes de son âge pour la distraire pendant ses récréations mieux encore que je ne saurais le faire... Ah ! que de projets j'ai déjà formés ! Comme nous allons la gâter, cette petite chérie !... Mais, je crains que nous n'ayons du mal à vous l'enlever. Rosie a dû s'attacher à vous.

— Elle m'aime beaucoup, en effet.

— Pauvre petite ! Son père a eu une triste fin, dit M. Gorvello. J'ai donné l'ordre de faire transporter son corps dans notre caveau de famille... Rosie pourra souvent prier sur sa tombe.

Gérard ne répondit pas... Un avenir de paix, de tendresse, de fortune s'ouvrait pour l'enfant qu'il aimait; c'était fini ! Il n'avait plus qu'à livrer son trésor... Il se leva et demanda brièvement à M. Gorvello :

— Vous voulez sans doute emmener l'enfant ?

Etonnés de cette hâte à se débarrasser de Rosie, M. Gorvello et Maud se regardèrent.

— Certainement, dit enfin la jeune fille avec quelque froideur.

— Ne lui annoncez pas de suite que vous la garderez toujours, reprit Gérard, laissez-lui croire à une simple partie de plaisir.

Il fit quelques pas sur la plage et appela :

— Rosie ! Rosie !

Aussitôt, l'enfant laissa ses jeux et accourut vers le jeune homme, livrant ses boucles blondes au vent de mer qui lui fouettait le visage.

— C'est encore une élève, cette dame ? demanda-t-elle tout bas.

Maud entendit la question; elle sourit et attira Rosie dans ses bras :

— Viens, chérie, je suis la cousine Maud... Ah ! qu'il me tardait de te voir ! Je t'aime déjà de tout mon cœur, et l'oncle Gorvello t'aime bien aussi. Embrasse-nous, veux-tu ?

Docilement, Rosie posa ses lèvres sur les joues qu'on lui tendait, puis, chercha à se dégager de l'étreinte de la jeune fille.

— Tu crois que je vais te laisser partir, petite sauvage ? Nous te gardons, au contraire.

M. Gérard permet que tu viennes t'amuser dans notre beau jardin.

— J'aime mieux chercher les crabes.

— Tu les chercheras, la mer est à côté.

— Joël y sera ? L'oncle Gérard aussi ?

Ce fut M. Gorvello qui répondit :

— Demande à l'oncle Gérard de t'accompagner ; nous en serons très heureux.

Le jeune homme détourna la tête.

— Je vous remercie. C'est impossible pour le moment... Allons, viens, Jérôme t'habillera.

Le ton n'admettait pas de réplique ; l'enfant le comprit, et, refusant la main que Maud lui tendait, elle gravit lentement, la tête basse, le cœur gonflé, le sentier abrupt de la falaise. M. Gorvello, Maud et Gérard la suivaient en silence.

— Marche plus vite, Rosie, dit soudain Gérard, tu pourrais prendre un rhume ; ta robe est complètement mouillée.

Elle s'arrêta, et tournant vers lui son petit visage attristé :

— Tu redeviens comme autrefois, oncle Gérard, balbutia-t-elle.

Une vive rougeur couvrit les joues du jeune ingénieur. Il inclina sa haute taille vers la petite fille et lui murmura à l'oreille :

— Je suis le même, ne crains rien ; mais, presse-toi, enfant, tu me fais trop de mal.

Le sens de ces paroles échappa à Rosie ; elle n'en retint que l'accent de profonde tendresse et, presque consolée, elle se mit à courir légère comme un oiseau.

— Quel amour d'enfant ! s'écria Maud... Père, je suis déjà folle de cette petite.

M. Gorvello sourit :

— L'attrait ne me semble pas réciproque ; tu as un terrible rival en M. Gérard.

Et s'adressant à ce dernier :

— Vous nous aiderez, n'est-ce pas, à habituer Rosie ? dit-il en lui tendant la main. Il m'est impossible de vous témoigner ma reconnaissance, laissez-moi vous offrir une amitié loyale et vous prier d'accepter notre hospitalité.

— Votre amitié me rend très fier, monsieur ; mais, je me permets de refuser votre hospitalité... Il vaut mieux, dès maintenant, priver Rosie de ma présence. Dans les huit jours que j'ai encore à passer à Biarritz, je pourrai la voir une ou deux fois, encore attendrai-je pour cela un mot de votre part. Rosie est comme les enfants : avide de nouveautés, de jeux, de tendresse ; je ne doute pas que mademoiselle votre fille arrive en peu de temps à me faire oublier... Pour obtenir ce résultat, je dois me tenir à l'écart.

Maud, en entendant ces paroles, ce ton glacial, pensa que le résultat serait vite obtenu...

Privée de toute sympathie à la mort de son père, Rosie avait pu s'attacher à cet être morose et froid, qui veillait sur elle d'une façon en quelque sorte machinale, mais une ardente affection aurait raison en un jour des souvenirs du passé.

— Si vous voulez envoyer chercher demain les vêtements de l'enfant, continua Gérard, je les tiendrai à votre disposition. Pardon, je vous devance un peu, la femme chez laquelle je loge ne doit rien comprendre à ce que lui conte Rosie.

Il s'éloigna rapidement. Maud le suivit du regard jusqu'à ce qu'il fût entré dans la chaumière. Alors, indiquant à son père un banc naturel formé par le rocher :

— Attendons ici, dit-elle avec une certaine amertume, nous serons mieux ; et M. Gérard pourra faire tranquillement ses recommandations.

Ils s'assirent en silence l'un près de l'autre, laissant leurs yeux errer sur l'Océan, sillonné à ce moment de nombreuses petites barques.

— A quoi penses-tu, fillette ? demanda tout à coup M. Gorvello.

— Je pense... Oh ! père, je suis désillusionnée.

— Rosie ne te plaît pas ?

Elle fit un geste d'impatience.

— Il ne s'agit pas de l'enfant ; elle est une jolie créature qui paraît tout à la fois vive, douce et sensible. Ce qui me désillonne, et tu es comme moi, père, j'en suis sûre, c'est le sauveur de Rosie. Les lettres du président Fromont, bien que concises, font l'éloge de « cet homme de cœur », de ceci, de cela... Un homme de cœur, M. Gérard, allons donc !

— Cependant, mon enfant, voilà près d'un an qu'il garde Rosie ; il pouvait la mettre en pension, ainsi que l'écrivait Nortal. Cette conduite suppose du dévouement, de l'affection.

— Du dévouement ? De l'affection ? Non, certes !

— Quel mobile l'a fait agir, en ce cas ?

— Le sais-je ! L'amour-propre, sans doute. Avant de l'avoir vu, je croyais que c'était la bonté, oh ! oui, je le croyais ! Et j'approuvais ta délicate idée de lui proposer la place d'ingénieur à la fabrique. Il était facile de se montrer généreux en ménageant sa susceptibilité... Mais, ne prends pas cet homme-là, père, ne le prends pas. C'est un bloc de glace ! Loin d'éprouver des regrets en se séparant de cette pauvre enfant, qui paraît folle de lui, il se hâte de nous la donner, sans même prendre la peine de cacher sa précipitation.

— Doucement, Maud, doucement : M. Gérard a quelques excuses. D'après ce que je vois et crois comprendre, il n'est pas riche. Rosie est une charge pour lui.

— Une charge ! s'écria Maud indignée. Paie-

lui alors sa bonne action, père, et que ce soit fini; nous...

Elle s'interrompit soudain... Gérard, tenant l'enfant par la main, arrivait auprès d'eux. Il avait certainement entendu les dernières paroles de la jeune fille, car il était fort pâle, et sa voix tremblait quand il s'adressa à M. Gorvello :

— Je regrette de vous avoir fait attendre; pourtant, cette brave femme s'est pressée. La toilette de Rosie est des plus sommaires.

Maud, toute troublée, regarda la fillette; on avait lavé à la hâte son délicat visage, peigné ses beaux cheveux blonds, et, dans sa simple blouse de toile bleue, sous son chapeau de grosse paille, elle était vraiment charmante.

— C'est bien ainsi, murmura la jeune fille; approche ici, Rosie; as-tu donc peur de moi ?

L'enfant secoua la tête.

— Non, mais je ne vous connais pas.

— Je ne te connais pas non plus, et je t'aime, cependant. Ah ! voici la voiture.

Une calèche attelée de deux beaux alezans venait, en effet, de s'arrêter devant la maison du pêcheur Bénol. Maud se leva, franchit la courte distance qui la séparait de la voiture et, s'asseyant sur les coussins de drap bleu, fit signe à Rosie de se hâter.

— Chérie, tu conduiras toi-même; viens vite.

Mais cette promesse ne tenta pas l'enfant. Elle continua de marcher à petits pas entre M. Gorvello et Gérard, serrant davantage la main de ce dernier à mesure qu'on approchait du but.

— Suivez-nous, je vous en prie, dit soudain M. Gorvello au jeune homme; je me permets d'insister encore, car vous nous ferez un réel plaisir.

Gérard n'eut pas le temps de répondre.

— Il ne veut pas ! murmurait Rosie d'une voix plaintive, non, il ne veut pas ! Je le lui ai demandé, il ne me refuse rien d'habitude. Il paraît qu'il a des leçons... C'est le matin, cependant, ses leçons ! Vous me ramèneriez bientôt, n'est-ce pas, monsieur ? Ou bien, tu viendras me chercher, oncle Gérard, tout de suite après cette vilaine leçon, dis ?

Il inclina la tête, n'osant parler, de peur de trahir son émotion; puis, la prenant dans ses bras, il la serra contre sa poitrine, posa un rapide baiser sur son front et la tendit à Maud.

Après une dernière poignée de main cordiale, M. Gorvello monta près de sa fille. Il y eut un échange de saluts, suivi de claquemements de fouet, de piaffements de chevaux, d'un ébranlement de voiture qui souleva un nuage de poussière. Gérard aperçut encore une fois Rosie agitant son petit mouchoir blanc; il entendit sa voix fraîche lui crier : « Au revoir ! au revoir ! » puis, plus rien... Alors, lui, tout bas, murmura : « Adieu. »

C'était fini ! Fini, ce mois de paix ! Finis, les rêves d'avenir ! Finie, cette tendresse d'enfant qui avait adouci les tristes souvenirs !

Longeant rapidement la côte des Basques, il alla s'asseoir dans un endroit désert, au fond d'une grotte creusée par les flots, qu'il avait découverte peu de jours auparavant. Il ne voyait là ni l'éblouissant soleil du Midi, ni les eaux bleues de l'Océan. Les refrains des pêcheurs, les chants d'oiseaux n'arrivaient pas jusqu'à ses oreilles; seule, la grande voix des lames de fond, se heurtant contre les rochers, s'élevait dans le majestueux silence de sa retraite.

Jusqu'à cette heure, Gérard avait pu conserver, à force d'énergie, un visage impassible, refouler les plaintes qui se pressaient sur ses lèvres; maintenant, loin de tout regard humain, il pouvait enfin s'abandonner à sa douleur. Anéanti, sans larmes, il appuya son front sur la pierre nue, songeant, avec une sourde irritation, qu'il n'avait pas cherché un instant à disputer Rosie aux parents qui venaient la lui ravir. Ces gens-là étaient riches, heureux, que leur importait cette mignonne créature ! Peut-être qu'en montrant son attachement pour elle, on la lui eût laissée avec joie. Et, loin de montrer cet attachement, il s'était hâté, comme un fou, de donner l'enfant ! Tellement hâté, qu'on avait cru le délivrer d'une charge...

« Payez lui sa bonne action et que ce soit fini ! » avait dit Maud Gorvello avec indignation... « Une charge ! » sa douce, son aimante petite Rosie !... Non, il n'avait pas agi comme un fou. Lui, Gérard, se devait à sa mère; il lui réservait le prix de ses labeurs et n'en pouvait rien distraire pour assurer l'avenir de Rosie; il était donc juste et sage de se séparer d'elle. Il lui donnait ainsi une nouvelle preuve de sa tendresse...

Mais les sacrifices ne se font pas sans déchirement; l'homme le plus fort, surtout s'il a déjà cruellement souffert, éprouve parfois, sous les coups du malheur, un abattement sans nom, un désespoir sans borne. Gérard traversait une de ces crises-là, et les heures s'écoulaient pour lui sans qu'il en eût conscience.

La nuit était venue quand il reprit le chemin de la chaumière. Le pêcheur et sa femme attendaient anxieusement son retour vers le haut de la falaise. Voyant l'altération de son visage, les paroles de bienvenue expirèrent sur leurs lèvres, et tous les deux, mais par un même sentiment de délicate compassion, lui tendirent silencieusement la main. Il répondit à leur étreinte; puis, traversant à la hâte la pièce où dormaient les enfants, mais qui n'abritait plus le calme sommeil de Rosie, il entra dans sa chambre.

Là, il y avait encore des souvenirs d'elle. Le

capuchon qu'elle prenait le soir était accroché au mur; des souliers minuscules, encore remplis de sable, s'apercevaient sous une chaise; dans un coin, une brouette chargée de cailloux semblait attendre que Rosie vint la pousser; et, sur la table, une poupée dormait au fond d'un chapeau de Gérard. Il la prit, effleura de ses lèvres le jouet qu'elle avait si souvent embrassé; puis, ouvrant un tiroir, il l'y posa doucement, voulant la garder toujours.

Alors, ses doigts rencontrèrent un livre, un petit paroissien bleu à tranches dorées: son dernier cadeau à Rosie!... En ce moment, la mignonne était sans doute agenouillée près de son lit, sous la garde de Maud. Il la revit: les yeux baissés, les mains jointes, touchante dans sa naïve ferveur, demandant à la jeune fille, comme elle le lui avait demandé à lui-même, de *prier avec elle*.

Prier! Pas une fois, durant cette soirée, Gérard n'avait élevé son cœur en haut pour chercher force et consolation.

Il s'était complu dans sa souffrance, oublieux de Celui qui, donnant la croix, peut aussi en alléger le fardeau.

Mais, à cette heure, brisé, vaincu, devant les souvenirs du passé, cherchant aussi un trait d'union avec l'enfant tant aimée, Gérard courba le front et murmura dans un sanglot:

— Mon Dieu!

XII

Non loin de la plage, au milieu des dunes où poussaient de rares fleurettes perdues dans une petite herbe clairsemée, s'élevait une charmante habitation mi-briques, mi-pierres blanches, portant au-dessus de sa véranda le nom de « Villa des Mouettes ». C'était la demeure de M. Gervello. La façade principale donnait sur l'Océan, près de cet endroit dont un célèbre naturaliste, M. de Quatrefage, a dit: « La mer n'y connaît pas de repos », tant est continuelle l'agitation et la fureur de ses flots.

Derrière la maison s'étendait le jardin avec ses allées bien sablées, ses épaisses charmillles, ses pelouses coupées de riantes corbeilles; puis venaient la cour de la fabrique et la fabrique elle-même, papeterie où s'agitaient deux cents travailleurs sous la surveillance immédiate du contre-maître Nortal. Le bruit des machines arrivait, d'un côté, jusqu'à la villa; de l'autre, c'était le grondement des flots: union du travail de l'homme et du travail de la nature, qui formait, pour M. Gervello et sa fille, la plus ravissante des harmonies, mais surprenait l'étranger admis à la villa des Mouettes.

Rosie, elle-même, subit cette impression, quand Maud, après l'avoir fait descendre de voiture, la conduisit à la petite chambre toute blanche préparée à côté de la sienne.

— Est-ce le tonnerre qui se fâche ainsi? demanda craintivement l'enfant.

Maud sourit, et la poussa doucement sur un balcon enguirlandé de vigne vierge et de gématite.

— Non, regarde: comme à Biarritz, tu entends déferler la vague, et là, derrière ces arbres, tu vois ce grand bâtiment, c'est notre fabrique, et le bruit des machines arrive jusqu'à nous.

— Ira-t-il à la fabrique, l'oncle Gérard?

— Oui, s'il le désire. Veux-tu rester ici ou descendre au jardin?

— Je préfère aller au jardin.

Et, comme elle traversait la chambre, elle s'arrêta tout à coup.

— Vous avez donc une petite fille ou une petite sœur?

— Pourquoi?

— Il y a là une poupée, des livres d'images, un lit comme le mien, mais plus beau.

— Oui, j'ai une gentille petite fille, une gentille petite sœur, dit Maud en l'entourant de ses bras, c'est toi, Rosie. Je te donne la poupée, les images aussi, emporte-les.

L'enfant ne bougea pas; ses fins sourcils s'étaient froncés et une vague inquiétude se lisait dans ses yeux.

— Je ne coucherai pas ici, n'est-ce pas? demanda-t-elle à voix basse.

— Tu y seras bien forcée s'il fait mauvais temps, ou si l'oncle Gérard t'oublie.

La fillette courut de nouveau au balcon, et revint toute rieuse.

— Le ciel est bleu, jusqu'au fond, et l'oncle Gérard n'oublie jamais sa petite Rosie. Voulez-vous me conduire au jardin, madame?

— Il faut me dire « tu », et m'appeler *cousine Maud*, ou *Maud*... Comment! Tu ne prends pas la poupée?

— Non, j'aime mieux Rosette, que j'ai laissée à Biarritz; l'oncle Gérard me l'a donnée pour remplacer Nina, qui est tombée dans le lac. Papa l'a ensuite emportée au ciel en souvenir de moi.

— Pauvre petite! murmura Maud, touchée jusqu'aux larmes de cette naïve croyance.

Elle la prit par la main, lui fit descendre l'escalier couvert d'un moelleux tapis, et, la conduisant dans la salle à manger, mit devant elle des gâteaux et des fruits.

— Goûte d'abord, puis, tu courras le long de la grande allée; et, quand le soleil sera moins chaud, tu cueilleras un bouquet dans les plates-bandes. Tu peux aller partout. Il y a une basse-cour, un pigeonnier, une volière.

À ce moment, un énorme terre-neuve, arri-

vant par la porte-fenêtre, se précipita sur Maud en aboyant joyeusement.

— Assez, Black, tu m'étouffes, dit la jeune fille en riant. Assez! assez! Caresse cette petite fille, vite, bien vite.

Rosie tendit sa joue, sur laquelle le chien promena docilement sa langue rose, puis, lui tendit la moitié de sa brioche.

— C'est vot... c'est ton chien, cous... Maud.

— Oui, un bon gardien, je t'assure; vous vous amusez tous deux.

L'enfant enlaça la grosse tête de Black de ses deux bras nus.

— Je l'aime, murmura-t-elle.

— Quel joli tableau, Maud! dit alors une voix de femme.

— Vous, grande amie! Toi, Laurence! Oh! la bonne surprise! s'écria la jeune fille en s'élançant au devant de M^{lle} du Cendray et de sa nièce. Voici ma petite Rosie... Chérie, embrasse ces deux dames que tu aimeras bien vite, j'en suis sûre; puis, tu joueras au jardin avec ton ami Black.

— Tu peux la suivre, Maud, car nous ne resterons pas: une simple visite de curiosité! Nous allons à Biarritz, il serait ensuite trop tard pour rentrer au Cendray.

La jeune fille avança des sièges.

— Je vous retiens dix minutes, le temps de vous raconter succinctement la démarche de tantôt.

Et appelant une femme de chambre qui montait en ce moment le perron:

— Jeanne, surveillez cette enfant, je vous prie, jusqu'à ce que je vienne vous remplacer.

— Elle est charmante, dirent à la fois M^{lle} du Cendray et Laurence en suivant l'enfant du regard.

— Aussi, nous la gardons, s'écria Maud avec joie.

— Je t'approuve, dit la voix grave de M^{lle} du Cendray. C'est un assujettissement; mais, tout en faisant ton apprentissage d'éducatrice, tu rempliras aussi un devoir: les riches, les heureux doivent venir en aide à ceux qui n'ont ni fortune ni affection... Êtes-vous de retour depuis longtemps?

— Depuis une demi-heure environ.

— Tout s'est bien passé?

— Oui. En ce sens que le bienfaiteur s'est hâté de nous donner Rosie. Et moi qui redoutais une résistance! Mais, je crains d'habituer difficilement la petite, elle raffole de ce M. Gérard; tu sais, Laurence, c'est mon individu de Fontanas.

— Vraiment! Le solitaire?...

— Lui-même... Un loup, ma chère!

Et, bien que M^{lle} du Cendray eût manifesté au début l'intention de ne pas demeurer, l'entretien se prolongea longtemps sur les évé-

nements du jour; si longtemps, que le soleil commençait à baisser à l'horizon quand elle remonta en voiture avec sa nièce.

— Tu nous as fait oublier l'heure, dit la vieille demoiselle: nos courses à Biarritz seront pour demain... Un mot encore, Maud: ne heurte pas cette nature d'enfant. Si tu vois du chagrin à la petite Rosie, après avoir essayé de la raisonner et de la distraire, recours au grand remède, et, surmontant ta répugnance, qui peut-être n'est pas justifiée, prie M. Gérard de venir.

— Il faudra pourtant que Rosie se passe de ce monsieur tôt ou tard.

— Plus tard, l'enfant sera plus forte et te connaîtra davantage. Te connaître et t'aimer, c'est tout un, ma petite Maud... Allons, au revoir...

La voiture s'éloigna, et Maud, longeant la grande allée, se mit à la recherche de la fillette; mais, elle ne la trouva ni sous les arbres touffus, ni vers les pelouses fleuries, ni à la basse-cour, où de jeunes poussins auraient dû cependant la captiver... Maud se demandait quel endroit l'enfant avait pu choisir pour ses jeux, quand les aboiements de Black la guidèrent du côté de la maison. Là, le jardin était borné par une étroite terrasse en pierres blanches, d'où l'on apercevait la plage de la « chambre d'amour » jusqu'aux roches sombres servant d'assise au phare de Biarritz... Plusieurs sièges étaient dispersés çà et là. Assise sur l'un d'eux, la femme de chambre travaillait à un ouvrage de couture, et s'interrompait parfois pour parler à Rosie, qui, accoudée sur la balustrade, paraissait insensible à ce qu'elle lui disait, même aux bonds désordonnés de Black, désireux de jouer encore.

— Vous pouvez partir, Jeanne, dit Maud en embrassant d'un regard toute cette petite scène.

Et, s'approchant de Rosie:

— Tu ne t'amuses plus, mignonne?

— Non, répondit-elle très bas.

— As-tu vu les fleurs, les oiseaux, les poissons rouges du bassin?

Elle fit un geste lassé.

— J'ai tout vu.

— Black a-t-il bien gambadé?

— Tout le temps; j'aime beaucoup Black.

— Veux-tu venir sur la plage; tu la regardais, n'est-ce pas?

Des larmes, qu'elle essayait vainement de refouler, parurent dans les yeux de Rosie.

— Je regardais si l'oncle Gérard arrivait; et, non, non, il n'y a personne.

— Sa leçon a été plus longue.

— Sans doute, dit-elle avec un soupir. Il sera très fatigué ensuite. Trouvera-t-il le chemin? Il fait presque nuit.

— Oui, sois tranquille. Mais, il se peut qu'il ne vienne te chercher que demain; d'autres élèves auront pu le retenir... On sonne le dîner, allons, Rosie, courons : à la première au but.

Elle prit son élan, mais l'enfant resta clouée sur place, répétant avec un sanglot :

« Demain ! Demain ! »

Le repas fut triste, malgré les efforts de M. Gorvello et de Maud pour distraire la fillette. Elle demeurait immobile, le cœur gros, les yeux baissés, l'oreille tendue au moindre bruit; et quand, le dîner fini, Maud se mit au piano, espérant la captiver par des rondes et des chansonnettes enfantines, Rosie se glissa vers la véranda cherchant encore, sous la douce clarté de la lune qui inondait la plage, à apercevoir la silhouette de l'être aimé qu'elle attendait.

— J'ai peur que cette enfant tombe malade, dit tout bas M. Gorvello à sa fille; envoyons un mot à M. Gérard.

Une vive expression de contrariété passa sur la mobile physionomie de Maud.

— Ne le fais pas, père, je t'en prie. Comment Rosie s'attachera-t-elle à nous, si nous attirons M. Gérard à la villa? Elle a ce soir une déception, mais, demain ou après-demain, nous serons deux amies... Je l'aime et la gâte plus que M. Gérard, et la villa ne peut entrer en comparaison avec la chaumière des Bénol ou la maison isolée de Royat.

— Tu m'étonnes vraiment, fillette. Toi, si douce, si bonne d'habitude, tu prends, en parlant de ce pauvre garçon, un ton presque irrité.

Maud rougit.

— J'en faisais cependant un héros ! Mais, je te l'ai dit : la désillusion a été grande; sa froideur m'exaspère, et m'exaspère d'autant plus que cette petite l'adore.

— Ceci te prouve...

— Rien, rien, ceci ne prouve rien; les enfants s'attachent facilement.

— Amen!... Puisse Rosie s'attacher bien vite à toi, car, je t'avoue que, tout en n'étant pas d'une sensibilité excessive, sa petite figure attristée me fait mal à voir. Si cette fillette est délicate, impressionnable, le chagrin pourrait influer sur sa santé.

— Si jeune !

— Oui, tu étais ainsi, Maud; voilà pourquoi je t'en parle si savamment... Allons, tu devrais coucher Rosie, il est près de neuf heures.

L'enfant se laissa emmener sans résistance; sans résistance aussi, elle laissa tresser pour la nuit ses beaux cheveux blonds; puis, ainsi que l'avait pensé le jeune ingénieur, agenouillée, les mains jointes, les yeux baissés, elle fit à haute voix sa prière à l'ange gardien, qui, les ailes étendues, lui souriait douce-

ment. Plusieurs fois, Maud l'entendit répéter tout bas à la fin :

— L'oncle Gérard ! L'oncle Gérard !

Un instant après, elle était couchée dans son petit lit voilé de mousseline.

— Tu n'auras pas peur ? demanda Maud en l'embrassant

— Non, Mathu ne me garde jamais.

— Qui est-ce, Mathu ?

— La bonne de l'oncle Gérard, ma bonne aussi, à moi.

— Cette femme toute ridée avec un bonnet à tuyaux ?

Un intérêt soudain parut sur la figure attristée de l'enfant.

— Tu la connais ?

— Oui, je suis allée à Royat l'été dernier.

Prenant alors la petite main de Rosie dans les siennes, Maud lui conta son retour de Fontanas... L'âne Lucas amusa beaucoup la fillette... En voyant son regard briller, en entendant son rire si frais, Maud sentit une immense joie l'envahir tout entière... Son chagrin n'était pas bien violent pour qu'elle pût s'égayer ainsi. L'illusion fut de courte durée.

— Alors, tu connais aussi l'oncle Gérard, puisque c'est lui qui t'a montré le chemin ?

— Un peu, très peu, dit brièvement la jeune fille.

— Et tu l'aimes, dis, tu l'aimes ?

Cette fois, Maud ne répondit pas. Elle se leva, arrangea de nouveau les couvertures de la petite.

— Bonsoir, chérie, bonsoir, murmura-t-elle en l'embrassant avec tendresse. A la moindre frayeur, appelle-moi, je suis là.

L'enfant n'appela pas... Mais quand, une heure après, Maud revint avec mille précautions soulever les rideaux du petit lit, elle vit que Rosie venait seulement de s'endormir... Des spasmes agitaient encore sa poitrine, et ses joues étaient mouillées de larmes.

— Pauvre petite, pensa la jeune fille, elle souffre ! Enfin, les heures les plus pénibles sont passées; maintenant, Rosie oubliera.

Maud se trompait. Rosie n'oublia pas. Le lendemain, malgré les soins nombreux, les chaudes caresses, les amusements variés, les gentilles fillettes attirées à la villa pour la distraire, elle demeura silencieuse, repliée sur elle-même, comme la plante sauvage qui, transplantée dans la chaude atmosphère de la serre, s'étiole sans l'air vif du pays natal. Très douce, elle obéissait passivement à Maud, se laissait conduire avec une égale indifférence au jardin ou sur la plage, écoutait les contes, feuilletait les images, cueillait des fleurs; mais Maud n'arrivait plus à faire venir sur ses lèvres le rire joyeux qui l'avait charmée la veille à l'histoire de Lucas.

Quand elle se trouvait seule, l'enfant, escortée de Black, son ami maintenant, courait vers la terrasse, ou allait coller son petit visage contre la grille de fer forgé fermant le jardin du côté de la route de Biarritz. Là, elle s'oubliait longtemps, regardant sans les voir les joyeuses cavalcades qui disparaissaient sous la forêt de pins, les charrettes anglaises attelées de mules aux pompons éclatants et aux sonnettes argentines.

Serait-ce par là qu'« il » viendrait ?... Peut-être... Mais la journée s'écoula... et il ne vint pas.

— Rosie n'est pas sage et me fait de la peine, lui dit Maud le soir en la déshabillant; elle ne veut ni manger ni s'amuser; tout le monde l'aime ici cependant. Si Rosie continue, elle tombera malade.

La petite lui jeta un regard profond: un de ces regards qui avaient déjà étonné Maud dans une si jeune enfant; puis, lui montra le ciel étincelant d'étoiles:

— Alors, j'irai au ciel vers papa, maman, l'oncle Gérard.

— Il n'est pas au ciel, l'oncle Gérard.

Elle secoua la tête.

— Oh! si; sans cela, il viendrait me chercher.

Son accent était si navrant que Maud en eut pitié.

— Chérie, il n'est pas au ciel, je le sais; mais, ses élèves l'occupent beaucoup, la villa est loin...

— Alors, conduis-moi à Biarritz; ou bien, j'y retournerai seule, va; par la plage, c'est tout droit, tout droit.

— Nous irons un de ces jours, sois tranquille.

Toutefois, cette assurance ne calma pas Rosie, et, ce soir-là, Maud l'entendit sangloter longtemps sur son petit oreiller.

Les deux jours suivants, la jeune fille redoubla de soins et de tendresse, espérant distraire l'enfant de l'idée fixe qui la hantait. Elle lui montra la fabrique, la conduisit à la pêche, passa avec elle une soirée au Cendray, heureuse quand un sourire paraissait sur ses lèvres, quand une flamme s'allumait dans ses yeux... Mais, le sourire et la flamme avaient la durée d'un éclair. Rosie, ainsi qu'un mois plus tôt à Royat, devenait de plus en plus pâle, de plus en plus languissante, et Maud dut avouer un soir à son père que la présence de Gérard était nécessaire à la villa des Mouettes.

— Enfin! s'écria M. Gorvello, tu finis par céder! J'irai demain à Biarritz.

MATHILDE AIGUEPERSE.

(La suite au prochain numéro.)

MOIS DE MARIE

*La rose, ô Fleur du ciel, la rose à sa naissance
Semble faire ici-bas fleurir ton innocence,
Et c'est pour encenser ta mystique splendeur
Que Mai de tant de lis épanouit l'odeur.*

*O Mère de Jésus, l'enfance aussi, l'enfance
En ce doux mois d'amour se met sous ta défense,
Et, parant sa beauté de grâce et de pudeur,
Jusqu'en ses vêtements imite ta candeur.*

*Vers tes chastes autels leurs blanches théories
Se déroulent alors par les fleurs des prairies,
Par les jeunes sentiers d'aubépine vêtus.*

*Tout est pur et charmant sous ton aimable empire;
Et, tant que Mai rayonne, ô Marie, on respire
Tes parfums dans la fleur, dans l'enfant tes vertus.*

ACHILLE PAYSANT.

JOURNAL DES DEMOISELLES

14, rue Drouot, 14

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS. — EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

La roue qui tourne nous rapporte le barège; ce sera, cet été, un des tissus les plus à la mode. Avec lui, nous verrons renaître aussi les corsages décolletés à clair.

Les robes entièrement en dentelle, sur fond de soie, redeviennent nouveautés, après avoir été mises au rancart comme antiquités. On en fait en noir, en blanc, en crème et en bis. De toutes les façons, elles sont jolies, pratiques, et agréables au porté.

Les longues ceintures s'affirment; les bretelles continuent à jouir d'une grande vogue, et les revers ne cessent pas d'être appréciés. On en fait de tous les genres et de toutes les formes, qu'on applique même jusqu'aux collets ou pèlerines de fantaisie.

Le noir et le blanc, combinés ensemble, sont de plus en plus au goût du jour. Les quadrillés, même en soie, sont tout à fait en vogue; on en fait de si petits qu'ils sont, pour ainsi dire, brouillés, et, de loin, ont un peu l'aspect de l'uni, mais d'un uni légèrement glacé. Ces quadrillés, en taffetas, composent des toilettes extrêmement commodes, légères, et portables un peu dans toutes les circonstances de la vie. Un fichu de dentelle, un ornement de fantaisie, mobile, les rendent, à volonté, simples ou élégantes.

En moire, on voit, en ce moment, des tissus merveilleux qui ne ressemblent en rien à ceux connus jusqu'ici sous ce nom. Je ne conseillerais pas de faire d'une robe de ce genre une robe de fond. Non, car étant très fantaisiste, il passera comme tout ce qui tient à ce domaine essentiellement variable. Du reste, à part le velours, je ne vois pas trop ce qui pourrait, à présent, mériter le nom de robe de fond. Ceci était bon autrefois où, pendant deux ou trois ans, on pouvait porter la même toilette sans être ridicule. Mais aujourd'hui où, d'une saison à l'autre, les objets ont vieilli, une femme entendue et sage ne doit avoir à la fois, dans sa garde-robe, que juste le nécessaire. Mettre beaucoup ce qu'elle a, et renouveler au fur et à mesure de ses besoins. Autrement, elle aura toujours l'air antique; elle dépensera beaucoup en réparation et ne sera jamais bien habillée.

La soie noire elle-même varie de mode, car si, en ce moment, c'est la moire qui prime, en d'autres, c'est la faille, l'armure, la peau de soie, le façonné, le broché ou le satin.

En lainage, les crépons gaufrés ou imperceptiblement plissés sont appréciés non seulement comme chemisette et garniture, mais même comme robes entières. L'uni se portera peu, cette année, pendant la belle saison pour laquelle les grandes maisons créent cependant de ravissants costumes en alpage ou en serge d'un blanc de lait.

Les chaussures en cuir jaune, grâce au beau temps dont nous jouissons, voient refluer leur règne de l'année dernière. Hommes, femmes, enfants, j'allais presque dire bicyclist, comme si les bicyclist formaient dans l'humanité une caste à part, tout le monde en porte.

A propos de bicyclist, l'amour de la pédale devenant

une véritable rage, aussi bien chez le beau sexe que chez le sexe fort, j'engage celles de mes lectrices qui se livrent à cet exercice, passionnant, paraît-il, à s'habiller avec autant de goût que le comporte un costume forcément un peu excentrique. Le corsage-blouse, serré à la taille par une ceinture de cuir, la jupe courte, avec des bottes aux pieds, et le chapeau canotier, très simple, comme coiffure, me paraissent ce qu'il y a de plus comme il faut et à la fois de plus pratique en pareille circonstance.

On me demande si l'on portera encore du foulard... Certainement, oui. Le foulard est ce qu'on peut appeler un tissu classique. Il est donc toujours de mode; parmi les nouvelles dispositions, je puis citer toujours les pois gros et petits, plus ou moins espacés, blancs ou paille, sur fond bleu marine, noir, grenat et héliotrope; beaucoup de dessins fantaisie, rouge sur fond marine, mais que je n'engagerai jamais à choisir aussi gros que les œillets rouges de la robe de pèlerinage de M^{me} Brivolet (M^{me} Cerny), se rendant pour la troisième fois à Fontainebleau, en catimini, avec son premier mari, le comte de Montguyon.

On fait des foulards glacés semés de petits dessins noir et blanc, tout à fait heureux comme combinaisons, petits pois de diverses grosseurs et vermicelles enchevêtrés.

Le violet, le rouille, le marron clair, l'oere, le vert, le bleu pâle se retrouvent dans ces foulards dont quelques-uns, fond noir, sont toujours fleuris de primevères de toutes les teintes, de violettes ou de petits myosotis blancs sur fond de nuances variées. Tous ces foulard coûtent, suivant leur qualité, de 4 fr. 75 le mètre 7 fr. 75, en 70 centimètres de large.

En resille tourterelle, très joli est un costume courant dont la jupe cloche est tout unie, et le corsage à basques avec bouffant en soie de fantaisie, genre ancien, encadré de deux revers de moire de même teinte, que complète autour du cou un col également en moire. Comme vêtement, longue jaquette Louis XV, sans manches, ornée de moire, comme la robe, et de gros boutons de nacre joliment nuancée.

Pour la campagne ou pour la mer, dont le beau temps avance la saison, on fait de très gentilles robes en foulard cachemire à palmettes sur fond rouge ou grenat, garnies de petits rubans de velours noir, et, si on l'aime, d'un jabot de dentelle blanche.

En point de Hongrie écru, un ravissant costume de plage rivalisait avec un autre de casino en même tissu. Ce dernier était entièrement garni de dentelle bise.

En foulard mille raies, sur fond Loie-Fuller, on compose de délicieuses toilettes de jeunes filles, et des garnitures tout à fait coquettes, fraîches et portables à peu près par tout le monde.

Quant à la mousseline, elle s'annonce comme devant régner en maîtresse presque absolue pendant les mois chauds de juin, juillet et août.

MARIE-BERTHE

Mai 1894.

Le 4^e Album de travaux de l'édition hebdomadaire blanche paru le 21 Avril contient : Corbeille à ouvrage. — Corbeille dite à la reine. — Vide-poche russe. — Pelote triangle à suspendre. — Pelote à oreilles pour chambre à coucher. — Buvard parisien, avec la broderie grandeur naturelle. — Petite bande au point de croix pour encadrement. — Écran à pivot montant et descendant à volonté. — Boîte à voilettes ou à dentelles. — Classeur pour lettres ou factures.

Prix du numéro : 1 fr.

VISITES DANS LES MAGASINS

Il nous semble, mesdemoiselles, que le joli panorama colorié des modes d'été, dont les modèles ont été pris chez M^{me} Thirion, 47, boulevard Saint-Michel, nous dispense de faire l'éloge du goût et du savoir-faire de cette très habile couturière. Les chapeaux qui accompagnent les toilettes viennent de la même maison; vous pouvez voir qu'ils sont aussi gracieux que seyants. Nous ajouterons que les prix sont très raisonnables, que l'ouvrage est soigné et que M^{me} Thirion est l'obligeance même. Pour les jeunes filles, elle fait des robes charmantes en lainage à 80 fr., de plus habillées à 100 et 120 fr.

Avant de parler des étoffes de deuil pour l'été, nous avons à signaler à nos lectrices une jolie création de la Scabieuse, 10, rue de la Paix. C'est un collet d'été en tulle point d'esprit noir brodé de paillettes de jais. Il est fait d'une série de petits volants superposés qui sont fixés sur un dessous en tulle. Une grosse ruche de tulle avec paillettes de jais bordant le haut et le bas fait le tour du cou. Très agréable à porter et prix modeste : 95 fr. Nous avons vu, là encore, de charmants costumes marqués au coin du meilleur goût. Pour les personnes en grand deuil, nous signalerons les crêpes anglais de Samuel Fourtautot et Cie, de Londres, et de Legros Thompson et Cie, qui sont imperméables et ne se tachent pas à l'eau. Voici maintenant les étoffes de printemps et d'été le plus en vogue. Crépon bayadère, gazes, barèges, grenadines, mousselines, canevas. Les foulards, dont le choix est grand; les crêpons; la Fleur de cygne, une nouveauté séduisante; la Peau suprême. Ces étoffes se trouvent en uni, en broché noir et demi-deuil. Des mousselines de laine imprimées sont de dessins charmants; quelles jolies robes elles feront! Il y a aussi les batistes de coton deuil et demi-deuil et des lainages légers.

Tout envoi au dessus de 25 fr. est expédié franco comme les échantillons.

J'espère, mesdemoiselles, que vous suivrez les conseils que vous donne, par mon entremise, votre cher journal, ainsi que vous le qualifiez. Je le souhaite, surtout quand il s'agit de renseignements sur le corset, parce qu'il y a une raison de santé sous l'apparence d'une coquetterie. Le corset doit être fait sur vos mesures, essayé ou non, afin que les ressorts et les baleines soient posés comme le veut l'hygiène. Ils ne doivent occasionner aucune pression fatigante, la poitrine doit s'y développer à l'aise tout en étant soutenue. De cette entente résulte non seulement le bien-être, mais aussi la sveltesse de la taille, l'effacement des hanches et une élégance du buste que ne peut donner un corset de pacotille. Tout ce que nous exigeons d'un corset se trouve dans le corset-cuirasse de M^{me} Emma Guelle, 3, place du Théâtre-Français. En coutil de soie de couleur, c'est une coquetterie charmante; pour l'été, il sera en batiste de couleur. Nous rappelons que, pour dissi-

muler les imperfections de la taille, il n'y a rien de mieux que ces coussins creux inventés par M^{me} Guelle; et son corset orthopédique rend les plus grands services. Les médecins l'indiquent.

M^{me} Forcillon sœurs, 163, rue Saint-Honoré, place du Théâtre-Français, ont beaucoup de goût, les robes et les costumes sortant de leurs mains vont à ravir et elles les parent de garnitures coquettes et nouvelles. La coupe du corsage est excellente; elle prend la taille élégamment et en fait valoir la grâce naturelle. Il nous a été montré des costumes de printemps à 100 fr. et moins, en un joli lainage nouveau, très gentiment garnis au corsage d'une guimpe en surah ou en mousseline de soie, avec des revers qui descendent en spirale jusqu'à la taille, ou encore des draperies croisées qui enferment un plastron de dentelle, ou bien encore une berthe faite d'un très haut volant de tulle point d'esprit très froncé sur l'épaule pour former un jockey élevé. Quant aux jupes, elles sont doublées de polonaise, taillées en cloche, ou moins biaisées, mais toujours plates. Au bas, des piqûres, du galon, d'étroits biais, petits volants, selon le désir. Charmant, le collet-mantelet fait d'une dentelle haute de 0,40 cent., montée à un empiècement brodé de jais, une collarlette ruchée et des pans en surah ou en dentelle.

M^{me} Forcillon sont d'une grande obligeance et se mettent à la disposition de nos abonnées pour l'envoi d'échantillons combinés pour un costume, l'indication des garnitures et des prix.

..

Conseiller la maison Guerlain, 15, rue de la Paix, pour l'achat des cosmétiques et parfumeries, c'est dire que l'on peut avoir une absolue confiance dans les produits de cette maison. Habile chimiste, M. Guerlain met sa science à trouver des formules nouvelles pour l'hygiène de la toilette et pour la conservation de la beauté. Rien de meilleur pour préserver le teint du hâle et des rougeurs que la Crème de fraises, la Crème de concomres et la Lotion de Guerlain, qui s'emploie naturelle ou étendue d'eau. La Poudre de Cypris est légère, impalpable, parfaitement pure, elle estompe le visage d'un duvet charmant et s'enlève en passant la main dessus très légèrement. L'Eau de benjoin empêche la formation des plis et les efface s'il s'en produit à la suite d'une cause quelconque. La Grenadine et la Pâte de velours sont excellentes pour les mains, dont elles adoucissent et blanchissent la peau; avec le Savon Sapoceti au blanc de baleine comme auxiliaire, on conservera ses mains dans un état parfait d'élégance. Nous nommerons, pour parfumer le mouchoir : Fleurs de France, Jicky, Pao-Rosa, la Verveine et le Cédral, puis l'Eau de Cologne Impériale Russe, d'un parfum exquis et d'un usage agréable.

Voici les dernières créations des tissus d'été dont MM. Roullier frères, 27, rue du Quatre-Septembre, vous enverront sur demande leur collection d'échantillons.

Très jolie pour toilette de fatigue, la robe en *cheviotte anglaise*, en toutes nuances, en 1 m. 30, à 6 fr. 75 le mètre. Pour la belle robe d'été, la robe habillée, c'est le riche *barège soyeux* d'une grande élégance, 9 fr. 25 le mètre, en 1 m. 20 de large.

La grande nouveauté est le *rochdale*, ce sont des petits quadrillés nattés qui se font en teintes naturelles : en beige et en gris tourterelle ; le prix est de 7 fr. 75, largeur, 1 m. 30 ; c'est charmant.

La fureur de la mode est également aux carreaux dessin formant *pointe de diamant* en blanc et noir seulement, à 6 fr. 75 le mètre, en 1 m. 20.

Le *natté nougat*, à 7 fr. 25 le mètre, est caillouté comme les vraies mosaïques ; c'est la jolie robe de la Parisienne, robe dont on ne se fatigue jamais, et très solide en même temps.

Le roi de la mode, c'est le *poil de chèvre*, une des fureurs actuelles ; il y en a de toutes les teintes en couleurs neutres ; le prix n'est pas élevé en raison de sa beauté, 7 fr. 25 le mètre. Demandez également des échantillons des nouveaux foulards et des nouvelles soieries.

Impressions sur chaîne, barré broché façonné, gros d'Alger glacé, à 7 fr. 75 le mètre.

Rayé armure, arabe broché, à 6 fr. 90 le mètre et autres soieries.

TAPISSERIES ET BRODERIES ARTISTIQUES,
Maison Lebel-Delalande, 348, rue St Honoré.

J'ai remis à vous parler de cette maison, que les artistes et les personnes travailleuses, amies des tapisseries de style, connaissent de longue date, parce que je voulais avoir vu la collection, très intéressante et très curieuse, des chaises en vieille verdure pour salle à manger, que cette maison vient de préparer en vue des départs pour la campagne. Douze chaises superbes à grand effet dont le dossier est orné d'un personnage et le siège d'animaux placés au milieu d'un pittoresque paysage, et chaque chaise d'un dessin différent. C'est superbe ! Nous avons admiré l'harmonie du coloris, l'originalité des dessins et le goût qui a présidé au choix des sujets. Douze chaises préparées pour être faites au point

Gobelin, les dessins variés coûtent 850 fr. Ce prix nous a étonnée, mais M. Lebel-Delalande nous a dit que, pour une ou deux chaises, le prix serait autre. Mesdames, quelle belle salle à manger feront ces chaises, et quel ouvrage amusant et intéressant !

La première condition pour empêcher la chute des cheveux et en assurer ensuite la pousse, c'est de guérir d'abord les maladies du cuir chevelu. Parmi tous les remèdes que l'on préconise, celui qui nous semble réussir le mieux dans les différentes affections du cuir chevelu, c'est la *Pommade philocomme veloutée* du savant chimiste M. Grandclément, pharmacien à Orgelet (Jura).

Cette pommade détruit les pellicules en quelques jours ; elle est d'un parfum doux, agréable et discret. On peut en faire l'essai en envoyant un mandat de deux francs à l'ordre de M. Grandclément, chimiste à Orgelet (Jura), et l'on recevra le produit franco par retour du courrier.

Les Dentifrices du *docteur Pierre* ne sont pas d'inventions nouvelles ; il y a cinquante ans et plus que leur supériorité a été constatée par le grand public.

Les propriétés des Eaux, Pâtes et Poudres dentifrices du *docteur Pierre* sont : 1° de blanchir les dents sans en altérer l'émail ; 2° dissiper le gonflement des gencives, si souvent cause de douleurs faussement attribuées aux dents elles-mêmes, assainir la bouche ; 3° enlever les odeurs désagréables, qu'elles proviennent de certains aliments, d'une dent cariée ou de l'usage du cigare.

En vente dans tous les magasins de nouveauté et chez tous les parfumeurs en renom.

Le grand succès de la *Crème Simon* a attiré beaucoup d'imitations. C'est pour cela que nous engageons nos chères lectrices à exiger la marque et la signature J. Simon.

Quand on est à Paris, avant de partir pour la campagne, il est sage de faire sa provision de *Crème Simon* dans la maison même 13, rue Grange-Batelière, ou bien encore d'écrire pour se faire expédier cet excellent produit ; grâce à lui, vous pourrez conserver votre teint frais et l'élasticité de peau malgré le hâle du grand air.

C. L.

EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES n° 4988

Toilettes et modes de M^{lle} Thirion, boulevard St-Michel, 47

PREMIÈRE FIGURE. — Costume en lainage quadrillé marron et blanc. Jupe légèrement relevée de côté en formant un pli double à mi-hauteur de la jupe. Corsage à basque-peplum, croisé devant et orné d'un double revers, l'un en drap crème et l'autre en bengaline marron. (Voir la planche de patrons.) — Chapeau canotier à bord relevé, en paille marron, orné d'une draperie de dentelle crème, nouée et coquillée derrière ; plumes mélangées dans ce nœud, formant aigrette et tombant derrière en amazone.

DEUXIÈME FIGURE. — Toilette de fillette en bengaline gris argent, ornée de velours noir, avec chemisette de mousseline indéplissable ponceau à manches bouffantes en bengaline ; grand col de guipure, à plis ramassés sur

l'épaule, fixés par un chou de velours ; double sabot de manche en guipure, et velours noirs avec bouffettes croisant sur la chemisette. Jupe mi-cloche (1).

TROISIÈME FIGURE. — Petit collet en lainage jaspé pareil au costume, orné dans le bas de trois rouleautés de faille chocolat ; autour du cou, trois volants gondolés, alternés faille unie et lainage ; col tuyauté. — Chapeau de paille croqué, avec nœuds de dentelle et touffe de chrysanthèmes tombant sur le chignon.

QUATRIÈME FIGURE. — Costume en étamine de soie ajourée, posée sur transparent de moire gros vert. Le corsage, drapé au milieu devant, fait corsage décolleté sur une

(1. Les abonnées aux éditions hebdomadaires et bi-mensuelle verte recevront ces patrons les 12 et 16 mai.

chemisette de moire; manche bouffante relevée dessus en drapant sous un nœud de moire, et dégageant la manche de dessous en moire (1). La jupe d'étamine est relevée dans le bas tout autour, en écailles drapées dont les plis sont retenus par des choux de ruban. — Capote de dentelle d'or, avec aigrette coquillée en dentelle blanche et velours gros vert; longues épingles d'or piquées dans le nœud et petit cordon de violettes sans feuillage.

CINQUIÈME FIGURE. — Toilette en foulard glacé vert Nil et rose à petits pois brochés. Jupe cloche bordée d'une petite ruche froncée en velours rose et garnie tout autour, de longues quilles de ruban de velours rose également espacées. Corsage froncé, avec basque en bouclettes de ruban, et double rang de pointes sur le froncé au haut du corsage; manche bouffante sur un bas de manche coulissé en long. — Chapeau rond en guipure noire, avec coques de ruban en aigrette et petites branches de bruyère rose.

SIXIÈME FIGURE. — Mantelet de moire rayé, composé d'une étole à longs pans et d'un petit collet à plis plats derrière et gondolé sur les épaules; galon de jais au bord; col tuyauté en dentelle; épaulettes de dentelle avec choux de ruban noir; au bas des pans, haute pluie de jais tombant sur un volant de dentelle (Voir la planche de patrons.) — Capote à bordure de marabout; grand nœud de dentelle avec plume et petite aigrette au milieu d'une fantaisie de jais.

COSTUME DE PETITE FILLE. — Robe blouse en bengaline mordorée, cintrée à la taille et froncée devant dans un empiècement recouvert de guipure et coupé de rubans de velours; dans le dos, l'empiècement est beaucoup moins haut; la robe froncée à la taille derrière, est presque ajustée; c'est seulement devant que la partie froncée reste flottante. Manche bouffante avec haut poignet de guipure (2).

COSTUME DE PETIT GARÇON. — Redingote en petit drap

(1, 2 et 3) Les abonnées aux éditions hebdomadaires et bi-mensuelle verte recevront ces patrons les 12 et 16 mai.

olive, ornée de revers mastic brodés en soutache, ouvrant sur un long gilet mastic traversé par une broderie en haut et en bas; dos sans couture, à jupe rapportée formant deux petits plis dans la ceinture; col en deux pointes tombant dans le dos; manche peu froncée à haut poignet mastic (3).

IMPRESSION SUR ÉTOFFE

ANDRINOPE DESSINÉE pour boîte à mouchoirs. (Voir croquis et explication page 6, Album de ce mois.)

MUSIQUE

MADRIGAL IMPROMPTU, par M^{re} Ollive.

CINQUIÈME ALBUM DE TRAVAUX

Mouchoir, dentelle Renaissance. — M M. point de croix avec couronne de baron. — Costume de drap. — Costume de fillette. — Manteau long. — Dos du mantelet de la gravure coloriée. — Cadre à photographie, point de Hongrie. — Dessus de clavier, drap broderie à jours. — Dentelle Renaissance. — J V. — Serviette à œufs. — Portejournal, drap perforé. — Porte-aiguilles rond. — Mouchoir, angle à jours point d'échelle. — Boîte à mouchoirs andrinople. — H R. — Dessous de lampe. — Ecrans de bougie. — H R. — Trois motifs, nappe de goûter. — J C. — A W. F D. — A B. — Mouton à roulettes, douzième motif, nappe de goûter. — Dessous de coupe, dessin oriental.

PATRONS. — FEUILLE V

1^{er} côté

MANTELET, 6^e figure, gravure 4988 et page 3 de l'Album. CORSAGE A BASQUE-PEPLUM, 1^{re} figure, gravure 4988.

2^e côté

CORSAGE, costume de drap. } Page 2,
MANTEAU LONG. } Album de mai.

A NOS LECTRICES

Nous rappelons à nos abonnées désireuses de recevoir les Albums de travaux de fantaisie, ainsi que les gravures coloriées, dessins de toute sorte et patrons renfermés dans l'Édition hebdomadaire, qu'elles peuvent, à titre d'essai, s'abonner à cette édition dans les conditions ci-dessous :

CONDITIONS DES ABONNEMENTS D'ESSAI

A l'Édition hebdomadaire du JOURNAL DES DEMOISELLES

Pour recevoir l'Édition hebdomadaire du 1^{er} mai au 31 juillet, il suffit de nous envoyer la dernière bande du Journal, accompagnée d'un mandat de poste, en se conformant aux tarifs indiqués ci-dessous :

	Paris et Dép ^a	Étranger
1 ^o Pour nos abonnées à l'Édition chamois	4 fr.	fr.
2 ^o — à l'Édition bleue	3 fr.	4 fr.
3 ^o — à l'Édition verte	2 fr.	3 fr.

Cet abonnement ne comporte pas l'envoi du numéro du premier samedi du mois, ce numéro étant identique aux numéros du 1^{er} de chaque mois, dont le service sera continué aux abonnées.

N. B. — Indépendamment de ses nombreux renseignements sur la mode, l'Édition hebdomadaire publie, chaque semaine, une Chronique ou une Causerie mondaine, ainsi que des romans de nos écrivains les plus en renom.

LE COLONEL PHILÉMON

(SUITE)



Lendemain et les jours suivants me parurent maussades; j'avais jusqu'alors vécu sans amitiés de mon âge, par suite des circonstances, et mon âme d'enfant n'en avait pas plus souffert que ne souffre un aveugle de n'avoir jamais connu la lumière. Mais Georges était venu et avec lui la révélation des joies partagées, les seules qui soient véritablement des joies; j'avais épanoui sa nature craintive, galvanisé ce calme trop sérieux; il avait ouvert des horizons supérieurs à mon esprit inculte mais avide, à ma paresseuse agitation; nous étions de-

venus meilleurs en vivant ensemble et, sans le savoir, nous avions subi l'attrait qui naît dans les cœurs reconnaissants et droits de ce mutuel perfectionnement.

Et maintenant, il fallait oublier ces heures charmantes de notre intimité, ces bons rires à deux, ces projets à deux, ces pensées devinées ou contredites amenant parfois des discussions plus agréables que l'entente même; oublier, non, car le souvenir de ces quelques semaines ne pâlit jamais dans ma mémoire fidèle, mais les enfants ne savent pas vivre seulement de souvenirs, il leur faut l'avenir, et surtout l'heure présente, ils sont si pressés de jouir...

Donc, le retour à la solitude me fut amer, et bonne-maman s'en aperçut peut-être même avant moi :

— Pauvre petite, dit-elle à grand-père, elle porte la charge de notre vieillesse.

Ces paroles me firent rentrer en moi-même, j'eus honte de ne plus trouver suffisants mes bonheurs d'autrefois, je compris mon ingratitude pour les deux chers vieillards dont l'unique souci était de faire ma joie; et, stimulée

également par l'exemple de Georges et le besoin de remplir des heures devenues plus longues, je me mis enfin au travail.

Combien fis-je de verbes irréguliers, combien de printemps succédèrent aux jours sombres, je ne les comptais pas; et pourtant, chaque saison nouvelle ajoutait une ride à la joue gauche de bon-papa et appesantissait la démarche de bonne-maman.

Peu à peu, ils vieillissaient sans que je le visse; en hiver, M^{me} de Maifre ne descendit pas à cause du froid particulièrement rigoureux; au printemps, elle fit une petite chute dans l'escalier qui la rendit craintive pour toujours et, à partir de ce moment, elle ne descendit qu'avec l'appui d'un bras; puis elle ne descendit plus du tout, et grand-père seul m'accompagna le dimanche à la messe; lui, était toujours agissant, mais il ne mangeait plus que des panades qu'on lui servait toutes les deux heures. Comme il enrageait de ce régime pitoyable, en présence des bons petits plats que me préparait la cuisinière, il ne se mit plus à table et je me trouvai seule devant le spahis, sous le lustre à baïonnettes de l'antique salle à manger.

Tous ces changements se faisaient peu à peu, de sorte que je n'en goûtais presque pas l'amertume; et puis, à mesure qu'ils se produisaient, je sentais combien j'étais plus nécessaire à ces deux êtres si aimés. J'étais devenue leur vie, ils voyaient par mes yeux, jugeaient sur mes paroles, vivaient de ma jeunesse active et joyeuse, développée dans une atmosphère de tendresse délicate dont maintenant je cherchais à leur rendre la douceur et la sérénité.

Et puis, somme toute, ma vie était fort agréable; mes grands-parents, dépourvus de tout égoïsme et comprenant que la jeunesse a de légitimes exigences, me donnaient tous les plaisirs compatibles avec notre situation un peu isolée. Grand-père, toujours solide en selle, m'avait acheté un cheval et nous faisons ensemble des promenades délicieuses; bonne-maman ouvrait sa fenêtre, mettait ses lunettes et, au départ, nous saluait de quelque recommandation, variée dans la forme, mais toujours la même au fond : Victor, prends garde à la petite!

Cette petite avait maintenant la moitié de la

tête de plus que son mentor, elle aurait supporté des allures autrement vives que celles que nous adoptions; mais, pour le vieux couple, elle était l'enfant, cet être adoré et faible qui reste toujours petit dans le cœur des parents, bien qu'il le remplisse tout entier.

Je faisais aussi quelques absences : une fois aux bains de mer, avec de vieux amis de ma famille; une autre fois, dans un beau château tout neuf où des cousines d'une parenté fort éloignée, mais d'un accueil charmant, m'initiaient à la vie élégante, aux usages nouveaux, bien inconnus, il faut l'avouer, dans notre abbaye. M^{me} Padoue m'emmena dans les Pyrénées et au bord du lac de Genève; je fis sous son égide le pèlerinage de Lourdes et l'ascension de la dent de Morcle; je rapportai au logis la douce médaille de Bernadette et l'édelweiss des cimes neigeuses.

Oh! qu'ils m'étaient doux ces retours après les joies du voyage! C'était le cœur battant que je me jetais dans les bras ouverts pour me recevoir. Je regardais émerveillée chaque objet entourant la vieillesse de mes parents; il me semblait que rien de plus harmonieux et de plus charmant ne s'était offert à ma vue.

Eux, me considéraient avec tendresse et admiration : grand-mère me serrait dans ses bras avec ces mots si doux que les mères savent trouver pour exhaler leur amour :

— Ma chérie! Ma fille! Ma petite Lucie! Comme tu es fraîche! Comme tu te portes bien!

— Elle sent bon la jeunesse, disait grand-père, qui tournait autour de moi comme pour bien reprendre possession de ma personne.

N'avez-vous pas remarqué combien les pères et mères sont reconnaissants à leurs enfants de se bien porter, de grandir et d'être jeunes? Les miens ne faisaient pas exception à cette règle si touchante et si générale, et ils m'aimaient pour les belles couleurs que je rapportais de mes courtes absences.

Le soir du retour, je ne dînais pas seule dans la grande salle à manger; ils ne voulaient pas me quitter une minute; on mettait une petite table dans la chambre de grand-mère et, en face de mon assiette, la bouillie de grand-père. Tant pis pour les tentations. Au dessert, une vieille bouteille sortait toute poudreuse de derrière les fagots; et nous buvions à trois aux retours semblables à celui-ci.

Puis, la petite table desservie, je m'asseyais sur un tabouret aux pieds de bonne-maman et je reprenais le bavardage à peine interrompu par le repas.

Que de choses à leur dire! Ce que j'avais fait, ce que j'avais pensé, ce que j'avais vu; mon admiration ici, ma maladresse là, mon

succès dans telle circonstance, ma gaucherie dans telle autre; j'imitais la grosse voix de l'un, le dandinement de l'autre, notant avec soin tout ce qui avait rapport à l'uniforme et aux usages militaires; je reproduisais en perfection le salut si apprécié de la cavalerie, dit du tremplin, et je dessinais le képi actuel, avec sa visière droite et raide, sa hauteur et ses tendances à coiffer le cou et les oreilles. C'étaient alors des colères comiques du colonel, furieux qu'on changeât quelque chose à ce qu'il aimait tant; et aussi des pataquès de grand-mère qui, étant devenue un peu sourde, embrouillait les questions à plaisir. Alors le vieux ménage s'expliquait en riant; d'ailleurs, grand-père avait une tangente pour sortir de ces situations fâcheuses : « Te rappelles-tu, Adèle, à l'époque de notre mariage... » disait-il; et le présent disparaissait de devant leurs yeux offusqués.

Nous vieillissions donc heureux, maîtres et gens, dans notre paisible retraite, où les années se ressemblaient assez pour que nous puissions les confondre et en oublier le nombre respectable. Barbette se penchait de plus en plus sur son fourneau afin d'en surveiller les petites douceurs qui y mitonnaient pour nous et pour elle; son fils Benoît, revenu du régiment, avait remplacé Belhomme et était admis à l'honneur de monter la tente du colonel à chaque printemps. Quant à mon vieux sapeur, il portait une barbe blanche qui lui donnait un faux air de patriarche.

Il avait pour moi, et de plus en plus, un culte passionné fait de dévouement et d'admiration qui se trahissait par les témoignages les plus inattendus.

Après avoir été mon souffre-douleur pendant la première période de mon développement physique et moral, après m'avoir appris à marcher et à monter à cheval, il m'accompagnait et veillait sur moi, maintenant que grand-mère ne sortait plus; partout où j'allais, Lambin allait derrière moi, même en voyage; il y avait du chien dans sa vigilance tendre et jalouse, car il était fort jaloux de tout ce qui m'approchait et captivait mon attention; jaloux de mes cousines du château neuf, jaloux de la Yungfrau, de la mer, de mes danseurs. Nous nous amusions de cette affection hargneuse pour l'enfant qu'il avait élevée et nous tolérions quelques boutades touchantes de son vieux cœur.

Du reste, à part ces manifestations assez rares, son respect des formes était grand et, pour me le témoigner, il n'avait rien trouvé de mieux que de m'appeler *madame*. C'était une de ces fantaisies inattendues que nous réservait son imagination toujours féconde; *madame*, dans sa bouche, voulait dire que, mal-

gré ma jeunesse. j'étais capable de commander, de gouverner, de me conduire et de conduire les autres.

Nous lui fîmes quelques timides observations à ce sujet, mais comme il parut en avoir un vrai chagrin, je me soumis à cette formule, bientôt adoptée par Benoît, très désireux de faire en tout comme son *brigadier*. Si j'avais su !...

A force de grandir, d'être heureuse et choyée, je me suis éveillée ce matin avec mes dix-huit ans tout neufs et remplis d'espérances.

Dix-huit ans ! Le bel âge, pensais-je en m'habillant plus vite pour ne pas manquer la messe. Et je me sentais dans un courant de jeunesse intense, de vie débordante, emportée par le mirage de toutes les illusions qui escortent les premiers pas dans la vie. J'avais aussi le sentiment d'être quelque chose de plus que la veille : majorité de roi, émancipation de femme, que sais-je, ces dix-huit ans me paraissaient magiques, et je courus à l'église pour en remercier Celui qui vient de me les compter.

Le soleil a été de toutes mes fêtes, et je suis née sous sa bienfaisante influence.

Ce matin, il brillait dans toute sa gloire et avait trouvé à se glisser jusque dans le sanctuaire obscur de notre vieille cathédrale. Au travers des vitraux gothiques, il lançait des flèches de pourpre et d'or sur ma chaise, et je me trouvai bientôt dans une nuée lumineuse qui m'enleva la vue des objets extérieurs ; alors, je regardai en dedans les yeux clos, mais le corps pénétré de la douce chaleur qui me venait avec la lumière du ciel.

Je repassai ces dix-huit années de vie et je rendis grâce.

Au milieu de tant d'images évoquées par ce retour en arrière, celle de Georges m'occupa longuement. J'aurais bien voulu le revoir et revivre avec lui ces beaux jours de l'enfance qui étaient déjà un passé lointain pour moi, c'est-à-dire un souvenir revêtu de tous les enchantements que nous prêtons à ce qui nous est cher et qui s'en est allé pour toujours.

Oui, plus l'époque de notre rencontre s'éloignait, plus je pensais à cet unique compagnon de mes jeux, à ce confident de mes premières impressions, à ce contradictoire logique de treize ans, que j'avais à peine entrevu et que je ne pouvais oublier. L'enfance seule a cette faculté de se donner aussi vite et aussi complètement, — et ma jeunesse touchait de si près à l'enfance !

Qu'était devenu ce grand garçon maladroit et intelligent, bon et laid, original d'esprit et incolore par timidité ? Ses bras devaient avoir

encore grandi et qu'ils étaient longs déjà — et son nez ?... Quelle bonne tête de carabin il doit avoir maintenant, pensais-je au milieu de mon apothéose ; c'est égal, le cœur me battrait bien fort si je le revoyais là, vivant, parlant, et trouvant une voix plus douce pour me dire avec son grand calme : Bonjour, Lucie.

Comme jadis, ma prière allait à la dérive, je m'en aperçus, et la pensée de Georges s'estompait pour s'effacer bientôt en présence de pensées plus sérieuses. La messe finie, je me hâtai de rentrer à la maison, où l'on m'attendait avec impatience, j'en étais sûre, tout en donnant le dernier coup de main aux surprises qui m'étaient préparées.

Ces surprises, je les connaissais dans leurs moindres détails : c'était, du grand-père, un petit portefeuille en cuir gris et dans sa pochette satinée un billet de banque pour mes fantaisies de l'année. Depuis huit jours, Lambin était allé trois fois au chef-lieu pour faire modifier ledit portefeuille, trop grand ou trop petit, trop foncé ou trop clair, au gré du donateur.

Ces absences entourées du plus profond mystère devaient être ignorées de moi, et, en souriant, j'avais détourné les yeux afin de ne rien voir, comme tout à l'heure, en sortant, je n'avais pas vu Lambin dans l'office devant un monceau de fleurs, confectionnant un de ces bouquets étonnants, genre cocarde, dont il avait le secret. Mes pauvres zinnias jaunes et mes chers géraniums rouges, comme vous souffriez d'être réunis ; mais comme le vieux gardien de votre Lucie était heureux de vous immoler à sa jeune gloire !

Quant au cadeau de bonne-maman, il était si beau, si beau, que je n'osais y croire, et cependant toutes les probabilités me donnaient confiance. N'était-ce pas le secret du tiroir aux bijoux que grand-mère avait fait jouer ces temps-ci, le soir, après que je l'avais quittée ? N'avait-elle pas dit à grand-père : « Au moins, nous les verrons à son cou. » Qu'est-ce qu'on voit au cou d'une jeune fille, quand sa grand-mère a un collier de perles ?

Ce colloque avec moi-même m'avait conduite jusqu'à la porte ; j'entrai :

— Madame est servie dans la grande salle à manger, me dit Lambin, dépouillé de son tablier bleu et beau comme un astre pour la circonstance. Nous avons descendu M^{me} de Maiffre avec Benoît.

A cette bonne nouvelle, je me précipitai dans la grande pièce, et, ma toque sur le nez, ma jaquette flottante, je courus serrer grand-mère dans mes bras. A elle les premiers baisers.

— Oh ! bonne-maman, m'écriai-je, que je suis heureuse de te voir là !

Elle aussi était heureuse et émue, elle caressait de la main mes cheveux et me souriait tendrement.

Puis ce fut le tour de grand-père, et, par un mouvement familier de mon enfance, je rapprochai tout à coup ces deux têtes si chères, et eux, en riant, se donnèrent un bon baiser.

Alors, j'aperçus à la porte Barbette et Lambin, comme des mendiants de cette tendresse dont je faisais aumône en ce beau jour, j'allai à eux, je les embrassai et je reçus leurs bouquets en m'extasiant sur leur adresse et leur bon goût.

Puis, la porte se referma discrètement sur la petite-fille et ses grands-parents, je m'assis à ma place et je déployai ma serviette avec précaution, tandis que grand-père et grand-mère me surveillaient du coin de l'œil.

Ma surprise fut au comble devant le porte-feuille gris, je poussai un cri joyeux en l'ouvrant, mais je restai sans voix devant l'écrin des perles; car c'était bien le collier de grand-mère qui reposait au fond de mon bol.

Vite, je dégrafai trois boutons de ma robe pour faire une petite fenêtre, et, saisissant les deux fermoirs, j'emprisonnai mon cou dans sa jolie parure.

Je n'avais pas de glace à ma portée, mais je lus dans les yeux de grand-père combien ces perles et mes dix-huit ans faisaient bon ménage, et, me tournant tout à fait vers lui :

— N'est-ce pas que je suis belle ? m'écriai-je, très convaincue.

Il appuya ses deux mains sur mes épaules comme pour me maintenir sous son regard, cligna de l'œil d'une façon terrible en machant sa moustache pour tâcher de surmonter l'émotion qui le prenait à la gorge, et me répondit d'une voix coupée :

— Oh ! oui, tu ressembles à ta grand-mère.

— Ah ! colonel Philémon, fis-je en le menaçant du doigt.

Mais, tous les efforts n'y firent rien; deux grosses larmes d'attendrissement roulèrent des yeux de grand-papa; et, comme il me tenait toujours par les épaules bien en face de lui, je ne pus m'empêcher de les voir et de baiser ces pauvres yeux fidèles.

Lui, très honteux de cette faiblesse, s'excusa.

— Pardonne-moi, ma chérie, c'est la joie de retrouver la jeunesse de ma chère femme dans la tienne...

— Tu aggraves, bon-papa, n'achève pas, m'écriai-je.

Grand-mère trouvant que la scène se prolongeait et que les larmes étaient hors de saison, car sa surdité l'empêchait d'en connaître exactement la cause, nous fit observer que le chocolat refroidissait.

Et le trop-plein de nos cœurs s'exhala en

compliments émus sur la perfection crémeuse de l'œuvre de Barbette....

Le soir vint, et il fallut bien jouir de l'effet de mes perles à la lumière; dans la chambre de bonne-maman, j'avais ôté l'abat-jour de la grosse lampe, allumé quatre ou cinq bougies autour de la glace; le balcon, ouvert, donnait sur le jardin noir d'ombre et tout parfumé par les branches des jasmins qui fleurissaient au bord de la fenêtre; les papillons, effarés par cet éblouissement, venaient brûler leurs ailes à toutes les flammes en faisant entendre un petit crépitement, seul témoignage de leur fin.

Quand j'eus assez admiré mon trésor, je repris ma place auprès de grand-mère et lui dis :

— Maintenant, il me faut l'histoire de ces perles.

— Ah ! oui, s'écria grand-père en se frottant les mains d'aise; l'histoire de ces perles. Lucie a une fameuse idée.

Et aussitôt il se mit à rouler une cigarette, tout en poussant du genou son fauteuil vers notre groupe; c'étaient ses préparatifs habituels quand il voulait jouir d'un récit ou d'une lecture dans les meilleures conditions possibles.

— Mais cela ne t'intéressera pas, objecta bonne-maman.

— Nous verrons bien, repris-je.

— Si ces perles ont une histoire, comme tu dis, elle est si simple qu'elle ne vaut pas la peine d'être contée, reprit ma grand-mère qui, je le crois, mettait un peu de coquetterie à se faire prier.

— Va donc, Adèle, puisque l'enfant le demande.

— Je veux bien; mais l'histoire peut tenir en deux mots : c'est celle de notre mariage.

— Détaille un peu, grand-mère.

— Cette petite a raison de croire que ce collier ne sera bien à elle que quand elle saura comment il a été à toi, dit le colonel Philémon.

Bonne-maman, jugeant qu'elle avait fait une défense suffisante, prit son tricot pour se donner une contenance, et commença sans plus d'hésitations :

« Il y a cinquante ans de cela et il me semble que c'était hier, dans un rêve d'or. Je venais de suivre au pays arabe mon père, ma seule affection, puisque je n'avais plus ma mère, et j'étais dans l'enivrement de cette vie nouvelle, si étrange dans son cadre ensoleillé, avec ses horizons infinis de lumière, ses tableaux bibliques, passant comme un mirage sous mes yeux éblouis, et ces chants primitifs, ces parfums d'oasis, cette mer tiède aux vagues couleur d'émeraude. »

— Bonne-maman, tu racontes comme Chateaubriand.

— C'est-à-dire que je t'ennuie; ehl bien, voici pour changer la note pompeuse du récit :

« J'avais une robe de jaconas à fleurs bleues et un grand fichu de mousseline blanche croisé sur la poitrine... »

— Et vous étiez ravissante, Adèle, interrompit grand-père, d'autant que le bouquet d'hibiscus rouges, caché dans les plis de la mousseline, faisait ressortir la blancheur de votre teint et l'éclat de vos yeux noirs.

— Comme tu as la mémoire des détails, Victor, s'écria bonne-maman.

— L'histoire! l'histoire! réclamai-je, impatiente de sortir des préliminaires.

« Je traversais la galerie intérieure de notre palais arabe, lorsque je vis venir à moi un groupe composé de deux officiers et d'un chef indigène. J'étais habituée à ces rencontres dans notre maison officielle, mal agencée pour le double rôle d'habitation particulière et de résidence militaire que les événements lui imposaient. »

— C'est en prévision de ces rencontres que tu avais une si jolie toilette? demandai-je.

— Probablement, répondit grand-mère avec candeur. Ah! comme les petites filles se devinent entre elles, ajouta-t-elle en caressant ma tête inclinée sur ses genoux.

« En m'apercevant, les deux officiers se découvrirent, le jeune caïd porta la main à son front en s'inclinant avec cet air de profond respect qui touche beaucoup les femmes et rappelle les manières chevaleresques de nos aïeux. »

« L'un des officiers était M. Raimbaud, l'aide de camp de papa, dont la femme me servait un peu de mère dans les cérémonies officielles, bien qu'elle fût très jeune. Il s'avança au-devant de moi et me dit :

« — Mademoiselle, voulez-vous me permettre de vous demander si le général est chez lui; on ne l'a pas encore vu descendre ce matin. »

« — Oui, monsieur, vous le trouverez dans le salon des drapeaux; sa jambe le fait souffrir, il ne descendra pas aujourd'hui, et il a recommandé qu'on vous laisse entrer quand vous viendrez. »

« — Alors, je passe devant pour lui annoncer qu'Ahmed ben Djerid vient d'arriver et désire le voir. »

« Ma curiosité fut vivement éveillée par le nom du rebelle. Depuis trois mois, je n'entendais parler que de lui, et l'annonce de sa soumission avait fait pousser un soupir de soulagement à mon père. »

« Il venait discuter nos conditions et dicter un peu les siennes, car ce n'était pas un vaincu; il avait laissé ses innombrables troupes à la limite de nos possessions et, confiant en notre parole, venait, sans escorte, savoir du gouver-

nement français ce qu'il y avait moyen d'espérer en déposant les armes. Ahmed s'adressait d'abord à mon père, puis il comptait voir l'empereur, et il avait demandé que son passage à Alger demeurât un secret, à cause de l'effervescence qui eût pu en résulter chez les Arabes de la banlieue. »

« Etrange nature que cette nature de chef musulman, mélange bizarre de grandeur et de servilité, de fatalisme et de ruse, de noblesse et de compromis à peine honnêtes. J'allais du reste promptement le voir sous ces différents aspects; mais, tout d'abord, j'admirai cette distinction de race, ce beau port, ce visage régulier et noble, ces extrémités si fines qui faisaient de lui un superbe cavalier. Il marchait la tête haute en glissant avec une sorte de balancement qui ajoutait beaucoup de grâce à sa majesté, et son œil très doux, un peu voilé avec intention, ne laissait pas deviner le regard fier et hautain qu'il savait prendre à l'occasion. »

« J'étais tellement intéressée par la vue du personnage, que je négligeai complètement d'examiner le jeune officier, son guide; je lui avais rendu son salut et c'était tout. »

« Nous étions sous les arcades chargées d'arabesques d'une longue galerie dont la balustrade courait comme une dentelle le long de sa corniche de marbre. Comme le fidèle Raimbaud tardait à revenir, j'offris à mes hôtes de nous asseoir en attendant; le jeune officier s'avança aussitôt vers des fauteuils de bambous, réunis dans un coin, pour les approcher et, tandis qu'il nous tournait le dos, je vis Ahmed tirer de son sein un objet qu'il déposa rapidement dans la main que j'avançais pour lui faire signe de s'asseoir. »

« Je restai interdite, car j'étais loin de m'attendre à un incident, et j'abaissai les yeux sur l'objet déposé dans ma main. »

« C'était un fil de perles merveilleuses, grosses, rondes et nacrées de rose. Elles me causèrent un éblouissement. Je serrai les doigts pour les retenir et je sentis tous ces grains précieux bruire doucement. »

« Je connaissais assez les usages arabes pour comprendre la portée de ce cadeau, vraiment princier, et la responsabilité que j'assumerais sur moi si je l'acceptais. Cet homme superbe, immobile à mes côtés dans ses burnous parfumés, était, sous ses dehors de dignité et de grandeur, un Arabe aussi perfide que les autres; il ne croyait pas pouvoir réussir sans gagner l'entourage de mon père et le corrompre; il commençait par moi, la plus faible, c'était facile à comprendre. Ces pensées se succédèrent rapidement dans mon esprit; et je rougis de honte, tout en maudissant celui qui

me tentait perfidement, car elles étaient vraiment si belles, ces perles laiteuses...

« Alors, tout en m'asseyant, je me mis à les admirer tout haut, les faisant couler d'une main dans l'autre; puis je les tendis à Ahmed en lui disant :

« — Je te remercie de me les avoir montrées, car nous autres jeunes filles françaises nous sommes très curieuses de belles parures, et je félicite celle de tes femmes à qui tu vas la donner.

« Je regardais Ahmed avec une certaine fermeté tout en parlant, et je vis un éclair jaillir de son œil noir; mais ce fut tout; il resta impassible et, reprenant le collier, le remit dans son sein en s'inclinant.

« Désireuse d'effacer la mauvaise impression qu'avait nécessairement fait naître mon refus, quoique je l'eusse déguisé de mon mieux, je désignai du doigt un éventail en paille passé dans sa ceinture, et dont les pompons rouges, le manche d'ivoire couvert de caractères arabes faisaient un joli bibelot sans valeur, je lui dis :

« — Puisque tu es si généreux avec les moukèrès, donne-moi ton éventail; je le conserverai en souvenir de notre rencontre.

« Ahmed releva ses lourdes paupières et me regarda un instant avec une fixité étrange; puis il sourit et me donna l'objet en me disant :

« — Qu'il écarte de toi le souffle malfaisant.

« C'était sa première parole française. Tous les Arabes, par fierté, disent ignorer notre langue et ne la parlent jamais devant nous, bien qu'ils la connaissent parfaitement.

« Ce souhait ne me toucha que médiocrement; j'en voulais au jeune chef d'avoir de si belles perles, et j'éprouvai comme le besoin de faire approuver mon héroïque refus; d'instinct, je tournai mon regard du côté du lieutenant, témoin muet de cette scène. »

Grand'mère s'arrêta dominée par l'émotion de ses souvenirs; puis elle reprit un peu plus bas :

« Il avait les yeux attachés sur moi, et j'y lus une si joyeuse expression d'admiration et de triomphe, que je fus instantanément dédommagée de mon sacrifice. »

— Comment s'appelait cet officier, bonneman ?

— Le lieutenant de Maiffre.

Bon-papa ne fumait plus : la poitrine bombée, la moustache raide, la tête fièrement rejetée en arrière, il regardait sa femme comme jadis, avec admiration; il semblait dire : C'était moi et c'était elle !

— Grand'mère, ajoutai-je, n'y avait-il que de l'enthousiasme dans le regard du lieutenant de Maiffre ?

— Si on m'interrompt, je ne raconte plus, répondit-elle en riant.

Mais bon-papa vint à la rescousse.

— Tu es dans le vrai, petite; je me disais, en regardant la ravissante jeune fille qui était si simplement brave, loyale, désintéressée avec tant de délicatesse et de tact : Voilà une vraie femme de soldat, heureux qui saura s'en faire aimer. Et, de ce jour, je ne pensai plus qu'à elle.

Un silence suivit cette profession de foi du colonel Philémon, puis grand'mère reprit tranquillement son récit.

« Nos soirées se passaient généralement dans les jardins qui prolongeaient les cours aux colonnes de marbre et d'où l'on avait la vue de la mer.

« Ce coup d'œil, la nuit, sous le rayonnement des astres, était magique : l'eau venait mourir aux pieds de la ville blanche, et le regard se perdait sous les mystérieux méandres du bois d'orangers, pour se reposer tout là-bas sur les flots glacés d'argent.

« Le caïd et l'officier attaché à sa suite étaient nos hôtes; après le dîner, mon père entraîna le chef arabe et le capitaine Raimbaud à l'écart pour reprendre une conversation sérieuse; M. de Maiffre resta avec nous, les jeunes, c'est-à-dire M^{me} Raimbaud et l'officier d'ordonnance.

« Nous nous assimes pour jouir du repos et de la fraîcheur de cette incomparable nuit; des lambeaux de phrases échangées entre les hommes graves, qui s'étaient éloignés, arrivaient à nos oreilles dépourvus de sens, fort heureusement; et le vent tiède qui passait sur nos têtes emportait ces vulgaires préoccupations de ce monde pour nous laisser aux charmes de notre silence. De temps à autre, on entendait résonner au loin les éperons trainants de quelque spahis qui traversait les cours pour porter un courrier ou un ordre; et sa silhouette rouge, sous la colonnade de marbre, complétait ce ravissant tableau oriental.

« Oh ! les douces heures au pays des rêves ensoleillés et des nuits éclatantes ! Petite, tu ne peux comprendre ce qu'il en reste dans le souvenir après toute une vie d'épreuves; on ne sent plus la vieillesse, quand on y pense, et on retrouve son cœur de vingt ans.

« Le mien n'en avait que dix-huit à cette époque et, depuis une heure, il chantait une chanson nouvelle que je ne me rappelais pas lui avoir apprise. Sans être fine, je crus démêler que le jeune de Maiffre pouvait bien être l'auteur de cette mélodie; et je me levai pour rompre le charme. »

— Comme vous étiez sage, grand'mère, dis-je avec admiration; moi, je serais restée assise auprès de lui, pour écouter la romance de mon cœur.

— Tais-toi, mignonne, tu parles comme une petite fille qui a une grand'mère pour veiller sur elle et l'avertir si elle se trompe; moi, je n'avais personne, je me gardais seule; il fallait plus de vigilance. Mais je ne puis tout raconter, j'abrège :

« Huit jours après l'arrivée d'Ahmed, il repartit pour Paris, cette fois, toujours accompagné du jeune lieutenant de chasseurs; cette absence devait durer deux semaines qui me parurent interminables. »

— Et à moi donc ! interrompit grand-père.

« Je m'agitai dans la maison; je fis une grande visite de tout le linge, j'allai voir mes amies, j'écrivis à toutes mes tantes en France, mais rien n'empêcha les heures de durer le double d'autrefois. L'arrivée des paquebots, surtout, m'occupait énormément.

« — Père, le courrier est-il signalé ?

« — Non, fillette, pas encore.

« — Père, est-ce qu'on a des nouvelles du bateau ?

« — Mais, je t'ai dit que non il y a un quart d'heure; tu attends donc une robe de Paris ?

— Du tout; mais tu sais, même quand on n'attend rien, on espère qu'il arrivera quelque chose : lettres, colis ou nouvelles.

« — Ou visiteur, acheva mon père avec une feinte bonhomie.

« — Ou visiteur, repris-je avec le même détachement apparent. Tiens ! mais, au fait, nous allons avoir des nouvelles d'Ahmed.

« — Pourquoi ça ? demanda mon père.

« — Mais n'est-ce pas par ce paquebot que revient M. de Maiffre ?

« — Non, il revient par la côte, et, comme je n'ai pas besoin de lui ici, il a ordre de se rendre directement à son poste.

« Quel coup pour moi ! J'en restai un moment tout étourdie.

« C'est qu'il était bien charmant ce jeune chasseur, ajouta bonne-maman en laissant aller son tricot sur ses genoux et regardant avec tendresse grand-père, accoudé à la cheminée; et puis il me semblait, peut-être à tort, ajouta-t-elle avec malice, que ma petite personne ne lui était pas indifférente.

« Mais, ne voulant rien laisser paraître de l'émotion pénible qui me gagnait, je continuai une conversation banale qui me parut bien lourde; et pour échapper à ce supplice de dire des choses auxquelles je ne pensais pas, alors qu'il m'était interdit de parler de ce qui remplissait mon cœur de regrets et d'ennui, je mis mon chapeau, mes gants, et je déclarai à mon père, qui lisait paisiblement son journal, que j'allais finir ma journée chez mon amie Marthe.

« Je sortis de la maison si vivement que, sous l'arcade de la petite porte en ogive, je

heurtai presque un officier de chasseurs qui entraînait aussi vite que je sortais.

« — Mademoiselle ! dit-il en s'effaçant de son mieux.

« — Monsieur ! balbutiai-je confuse, et, le regardant, je m'écriai :

« — Oh ! c'est vous, monsieur de Maiffre, je vous croyais à Dellys.

« — Mais non, la mer est déchaînée, et nous n'avons pu faire escale. Me voici à Alger pour huit jours, ce qui me permet de venir présenter mes respects au général.

« — Vous le trouverez là-haut, lui répondis-je en saluant.

« Et je partis légère comme une plume. »

« — Qu'est-ce que tu as donc ? me disait la tranquille Marthe, en me voyant si agitée et si joyeuse...

« Ce que j'avais ! mais rien sans doute, et pourtant tout mon cœur chantait la joie.

« Je revis M. de Maiffre plusieurs fois pendant ces huit jours; ces rencontres inopinées étaient même si fréquentes qu'elles se produisaient un peu partout. Si j'allais à la messe le matin, je croisais sous les arcades de Bab-Azoun M. de Maiffre, qui allait à Bab-el-Oued; si je traversais la place du Gouvernement pour me rendre chez Marthe, j'apercevais M. de Maiffre accoudé au socle du duc d'Orléans; à Saint-Eugène, où nous nous promenions à cheval, volontiers, M. de Maiffre trottait aux mêmes heures que nous; était-ce voulu, était-ce fortuit ? Combien j'aurais donné pour le savoir ! Quelquefois, mon père l'invitait à se joindre à nous : c'étaient les bons moments ceux-là.

« Le sixième jour de cette vie si calme en apparence, mais si fiévreuse en réalité, mon père entra dans ma chambre, s'assit dans mon unique fauteuil et regarda autour de lui ma petite installation avec intérêt.

« — Adèle, me dit-il sans préambule, veux-tu te marier ?

« Je sautai en l'air comme si un coup de feu fût parti à mes oreilles; mais je répondis bravement :

« — Oui, papa, si le mari me plaît.

« — Veux-tu épouser Dartigues ?

« Dartigues était l'officier d'ordonnance.

« — Oh ! Dieu, non, m'écriai-je avec désespoir.

« Car, faut-il le dire, j'avais caressé pendant une minute la folle espérance qu'il s'agissait d'un autre.

« — Pas Dartigues ; et de Villeneuve ?

« Villeneuve était un fat ridicule et détesté de tout l'état-major.

« — Vous vous moquez de moi, lui dis-je les yeux pleins de larmes.

« — C'est vrai, mon enfant; le prétendant s'appelle de Maiffre.

« Je me levai vivement pour aller ranger mon chapeau, et restai un moment la tête dans l'armoire afin de dissimuler ma subite rougeur. Puis je m'agitai autour de mon ombrelle et de mes gants.

« — Dis donc, Adèle, si tu voulais bien ne pas faire l'écureuil et m'écouter un instant.

« — T'écouter, mon bon père, mais de toute mon âme, de toutes mes oreilles!

« Je me rassis à ses pieds, appuyai mon coude sur son genou et cachai ma figure dans mes mains.

« — Maïffre, continua mon père, est très intelligent, très bon; il a un bel avenir devant lui. Bonne famille, extérieur distingué, aimé de ses camarades. Mais, pas un sou, et toi, tu n'auras que la dot réglementaire. Si vous êtes raisonnables, ça suffira, le papa général aidant. Si vous ne l'êtes pas, n'y pensons plus.

« Eh bien! qu'est-ce que tu en dis?

« Hélas! je ne pouvais plus parler; la joie, l'émotion, tout cela me serrait la gorge et je ne trouvais rien de mieux que de fondre en larmes.

« Mon père en fut sérieusement inquiet.

« — Adèle, me dit-il, en prenant ma tête entre ses mains, je ne veux pas que tu pleures; je vais lui dire que tu ne veux pas de lui, que tu préfères un fantassin, non, un spahis; c'est cela, un spahis grand et brun; il comprendra. Diable, il ne faut pas que tu aies du chagrin; je me fiche pas mal...

« — Mais, papa, m'écriai-je désespérée.

« — Quoi! ce n'est pas encore ça? Oh! les filles... j'aimerais mieux commander à un goum.

« Nous finîmes par nous entendre. Le soir même, j'étais fiancée à ton grand père, mais à la condition que notre mariage ne se ferait que dix-huit mois plus tard, quand le lieutenant serait nommé capitaine, et la malchance voulut qu'il passât loin de nous la plus grande partie de ce temps d'épreuve.

« — Et les perles, grand'mère? demandai-je, voyant que la conteuse s'égarait dans la douceur de ses souvenirs.

« — J'y arrive par le plus long, répondit-elle en souriant :

« Ahmed, de retour à la frontière et fidèle à la parole donnée, avait usé de son influence pour pacifier le Sud; quand cette œuvre fut accomplie; quand, sur sa poitrine, brilla la croix de la Légion d'honneur, il revint à Alger, vit mon père et fit auprès de lui une démarche dont je n'ai eu connaissance que bien plus tard : il demandait ma main pour sceller son alliance avec les vainqueurs! Et, comprenant que la fille d'un général français ne pouvait admettre la polygamie du harem,

il s'engageait à n'avoir d'autre femme que moi; c'était bien flatteur!

« Mon père fut heureux, dans la circonstance, de pouvoir répondre que ce choix l'honorait fort, mais que j'étais déjà fiancée à M. de Maïffre.

« Ahmed fut profondément mortifié de ce refus. Lui, le grand chef arabe, avait cru nous faire un honneur inouï en nous proposant cette alliance, et il fallait qu'il y tint beaucoup pour prendre l'engagement de n'avoir pas d'autre femme que moi. Ce mariage, s'il avait eu lieu, l'aurait brouillé avec toute sa hautaine famille, et son influence sur les tribus en aurait été certainement ébranlée. Il consentait à tout cela pour m'avoir comme femme, et voilà qu'on lui préférerait un simple lieutenant!

« Il regagna ses tentes sans rien laisser paraître de ses regrets et de sa colère.

« Quinze jours plus tard, nos frontières étaient à feu et à sang : le roi du désert se vengeait.

« Des colonnes furent envoyées en hâte sur tous les points menacés et, pendant un an, la lutte fut acharnée.

« Cependant, les constantes victoires de nos soldats, dans cette guerre de partisans, épuisaient l'ennemi; le nombre des soumissions nous arrivait chaque jour plus considérable; Ahmed seul, avec ses fidèles, tenait encore la campagne, mais il était facile de prévoir qu'il allait bientôt succomber.

« Ce fut à cette époque que le lieutenant de Maïffre passa capitaine, et mon père, se rendant à nos vœux, fixa le mariage au mois suivant.

« L'avant-veille de ce grand jour, une bataille décisive nous livra les derniers et redoutables débris de l'armée du rebelle; celui-ci, disaient les dépêches, s'était jeté au plus fort de la mêlée, quand il avait vu toute résistance devenue vaine, et il y avait trouvé la mort : la guerre était finie.

« Et moi qui ne savais pas être la cause de sa rébellion, moi qui ignorais le sentiment que j'avais inspiré au jeune chef, sentiment qui aurait dû me donner au moins un peu de pitié, je ne le plains pas, je n'eus pas même un peu de cette indulgence qu'on accorde aux malheureux : je vis en lui un ennemi châtié, et voilà tout.

« C'était donc au milieu de la joie générale, et aux cris de vive la France! que notre union allait être bénie; quand l'heure fut venue de nous rendre à la mosquée, érigée en église catholique, je descendis l'escalier de notre demeure dans la blanche toilette des épousées, entre deux haies de chaouchs, qui, armés de leurs bâtons, repoussaient la foule soit en

criant, soit en frappant, et je m'appuyai sur la main de mon père pour monter en voiture.

« A ce moment, une poussée violente se fit tout à côté de nous ; un homme à moitié nu, ruisselant de sueur et couvert de poussière, se précipita au-devant de moi, aux risques de se faire écraser, et mit dans ma main un petit coffre grossier en bois de cèdre ; puis il se rejeta dans la foule avec une telle promptitude que les chaouchs n'eurent pas le temps d'user de leurs rotins.

« L'heure n'était pas aux explications ; je montai en voiture, tenant dans ma main la petite boîte qui venait d'y être déposée d'une façon si brusque, et tandis que nous roulions vers l'église, je l'ouvris curieusement : elle contenait le collier de perles d'Ahmed...

« Alors, j'eus l'intuition du drame auquel j'avais été inconsciemment mêlée, et un souvenir attendri me monta au cœur pour celui qui, là-bas dans le désert, était tombé glorieusement. Je passai à mon cou ces perles fatales qui me parlaient de notre première rencontre et, durant ce jour, je fis une petite place dans ma pensée au roi du désert à côté de celle qu'occupait le roi de mon cœur.

« Je reste sur cette belle phrase, ajouta bonne-maman en piquant ses aiguilles à tri-

coter dans son peloton, car il est tard, et il faut aller se coucher. »

Voilà ce que bonne-maman m'a raconté de sa belle jeunesse, et moi, sa petite-fille, je vais clore mon journal par ce récit touchant de ses belles années.

J'ai écrit ces pages pour mon seul plaisir ; elles contiennent le souvenir de mes joies d'enfant. Quand je serai vieille, je les relirai avec émotion ; mais je ne veux pas aller plus loin, je ne veux pas franchir ces dix-huit années qui n'eurent pas une ombre. Sait-on ce que l'avenir nous réserve ! Une page de plus serait peut-être une page douloureuse, et je ne veux être l'historien que de mon bonheur.

Adieu donc, doux printemps de ma vie, adieu mes plus beaux jours, je vous bénis et je vous invoque. Soyez le parfum délicat qui doit embaumer l'avenir, et si Dieu, qui vous a donné tant de charme, vous le permet, envoyez-moi d'autres jours qui vous ressemblent : surtout, surtout, gardez-moi mes chères tendresses.

C. DE LAMIRAUDIE.

(La suite au prochain numéro.)

ECONOMIE DOMESTIQUE

GÂTEAU FRANC-COMTOIS

Prendre 125 grammes de farine de maïs que l'on délayera à l'eau bouillante, y ajouter du sel, un zeste de citron ou un peu de vanille, 100 grammes de beurre, un demi-litre de lait et quatre ou cinq œufs entiers. Battre le tout, et en faire une pâte que l'on versera dans un moule ou dans un plat beurré.

Mettre au four et laisser cuire environ 40 à 50 minutes. On saupoudre de sucre lorsqu'on retire du four.

Ce gâteau suffit pour six à huit personnes. On le mange généralement chaud, bien qu'il soit également bon lorsqu'il est froid.

*
*

INGÉNIEUX MOYEN DE RACCOMMODER LES VÊTEMENTS DÉCHIRÉS

Cette méthode ne s'adapte qu'aux lainages. Disposer entre l'étoffe et la doublure, à l'endroit de la déchirure, une petite bande de gutta-percha ; rapprocher les parties séparées, puis poser sur l'envers un fer chaud. La chaleur fait adhérer instantanément les étoffes les unes aux autres, et le raccommodage se fait par voie de soudure d'une façon parfaite aussi invisible que solide.

REVUE MUSICALE

Théâtres lyriques : Opéra : *Thaïs* — Concerts spirituels et mondains. — Nouveautés musicales.



DEPUIS la première de *Thaïs* dont la répétition générale a donné lieu à quelques incidents qui ont fait grand bruit dans la presse, des modifications assez heureuses ont été apportées tant à la mise en scène qu'à l'exécution.

Une nouvelle partition de M. Massenet n'est pas un événement de mince importance et le succès n'en peut jamais être douteux. D'où vient donc l'hésitation remarquée dans celui de *Thaïs*? Elle a plusieurs causes absolument indépendantes du talent si vibrant, si génial du maître, causes d'autant plus regrettables qu'elles nuiront, selon nous, à la viabilité de son œuvre. C'est d'abord la pièce, d'où découle toutes les autres. C'est le choix du sujet qui prouve que l'Opéra est de moins en moins le théâtre de la jeunesse et l'école des belles mœurs, par la manière dont les auteurs en ont tiré un spectacle tellement *fin de siècle*, qu'on se demande s'il n'a pas été préparé pour un monde spécial... Mais alors, pourquoi l'autre irait-il? En second lieu, nous sommes de l'avis de ceux qui pensent que la prose, même rythmée et entremêlée de quelques vers, nuit à l'inspiration du musicien au lieu de la servir, car la poésie suppose surtout l'inspiration. La foi religieuse, l'ardeur guerrière, l'amour, furent les premiers éléments de la poésie, qui est vieille comme l'homme et durera autant que l'esprit humain. Naturelle, d'abord, elle devint un art que la prose n'atteindra jamais pour peindre, inspirer et élever la pensée humaine.

Nous ne sommes donc pas du tout enthousiasmée du livret en trois actes et sept tableaux que M. L. Gallet a tiré du roman de M. Anatole France, et que l'on décore du nom de poème. Au lieu de perdre notre temps à y chercher ce que nous n'y trouverions pas, mieux vaut en isoler l'œuvre musicale pour mettre en relief ses pages maîtresses, qui, au point de vue de la science, sont nombreuses.

Plus rares sont celles où l'on ressent les belles envolées de l'inspiration si pénétrante de M. Massenet.

Tout le premier tableau renferme des détails d'une poésie intense et variée. Le quatuor du

deuxième acte est d'une écriture légère et pleine de brio, ainsi que le dialogue de *Thaïs* et *Nicias*, dont le sentiment mélodique ne manque pas de séduction. Mais une page vraiment exquise, c'est l'air de *Thaïs* : « O mon miroir fidèle », qui est du beau et bon Massenet, de même que la « Méditation », où l'on retrouve le savant symphoniste et où l'on admire sans réserve un solo de violon absolument ravissant.

Au troisième acte, un ballet trop long, peu homogène, est la partie de l'acte la moins réussie comme caractère, malgré une orchestration pleine d'intéressants détails. C'est celle qui nous plaît le moins.

La page vraiment inspirée et digne d'être comparée aux meilleures du maître, c'est la scène du monastère, d'un très beau mouvement dramatique et qui domine l'œuvre de toute la hauteur existant entre la courtisane égyptienne et *Thaïs* convertie, qui meurt saintement, repentie et pardonnée.

L'exécution de l'ouvrage a été hors de pair par la gracieuse Sanderson et M. Delmas. M^{mes} Héglon et Marcy ont été fort applaudies, comme M. Alvarez, et l'orchestre s'est couvert de gloire.

A bientôt Verdi et *Falstaff* à l'Opéra-Comique.

Le temps de Pâques a été l'occasion de belles manifestations musicales pour les temples sacrés comme pour les concerts.

C'est ainsi qu'au Conservatoire on a pu entendre le *Requiem* de Gounod, sa dernière œuvre, que l'on exécutait pour la première fois. On comprend quel profond intérêt s'attachait à cette exécution. Elle a été parfaite et d'un effet plus touchant que saisissant sur le public. Les belles sonorités du *Sanctus*, la remuante phrase du *Dies iræ*, et le trop *joli Pie Jésus*, se ressentent un peu de l'affaiblissement du maître regretté. Le *Benédicte* où l'orchestre, alternant avec les chœurs et les instruments, termine l'œuvre en *tutti* par un magistral crescendo, est d'un bel effet.

Cette ultime pensée du charmant maître se ressent de la fatigue de vivre et des dernières mélancolies des vieux ans. Un souffle incolore et monotone passe sur ces pages où l'on ne rencontre que bien rarement la suprême vision de l'Eternité. Au lieu de tenir les yeux fixés en avant sur cette autre vie radieuse, dernier espoir de l'être mortel qui s'éteint, n'a-t-il pas regardé en arrière et trop écouté l'écho des

vaporeuses mélodies qui soufflèrent à son âme *Faust*, *Roméo*, et tant d'autres pages qui l'immortaliseront bien autrement que cette œuvre de déclin : elle n'ajoutera ni n'ôtera rien à sa renommée.

Chez M. Colonne, comme chez M. Lamoureux, c'est la musique de Wagner qui a défrayé les programmes du Vendredi saint. M. Colonne, en route pour Saint-Petersbourg, avait confié son bâton magique à M. Hermann-Lévi, qui a fait exécuter entr'autres les plus belles pages de *Parsifal*, comme à Bayreuth, avec autant d'autorité que de perfection.

Chez M. Lamoureux, la wagnéromanie était à son comble. Pas la moindre fissure au programme pour laisser passer un tout petit bout du *Lacrymosa* de Berlioz ou du *Requiem* de Verdi. Tout Wagner y a passé, et le succès de l'habile chef a été complet.

Beaucoup moins exclusif et plus varié le concert du Vendredi saint chez M. d'Harcourt, où les voix graves de l'orgue, sous l'inspiration du savant organiste Gigout, empruntaient à la solennité du jour encore plus de réelle grandeur.

A Saint-Eustache, le superbe *Stabat* de Rossini avait attiré une foule recueillie, toujours enthousiasmée par les chants suaves et mélodieux du maître italien, un peu trop oublié.

Tout à fait spirituelles, les auditions données par les chanteurs de Saint-Gervais pendant la Semaine sainte, où l'exécution des maîtres anciens atteint une idéale perfection.

Plus récemment, nous constatons l'immense succès qu'obtiennent toujours au Trocadéro les œuvres des grands maîtres classiques : Bach, Haendel, etc., que l'éminent organiste A. Guilmant interprète avec une puissance et une maîtrise incomparables.

Il y avait un auditoire aussi empressé que choisi, venu à la jolie petite salle des Mathurins pour apprécier les compositions de M^{lle} Carissan. Nos lectrices ont déjà pu juger de son talent à la fois délicat et vigoureux dans diverses pièces publiées dans le *Journal des Demoiselles*.

M^{lle} Carissan a ouvert la séance elle-même en exécutant brillamment son ouverture de la *Jeunesse d'Haydn*, opéra-comique écrit par elle sur un poème de E. de Nassirac.

Parmi les compositions les plus applaudies, nous avons remarqué de gracieuses mélodies : *Partout où l'amour a passé*; *Echo*; *Qu'importe!* mais surtout la jolie *Berceuse*, dont nos lectrices ont eu la primeur dans leur journal, et que l'auteur a dédiée à M^{me} Marthe Crabos, qui était venue lui prêter le charme de sa ravissante voix. Il faut avoir bercé soi-même ces adorables petits mignons pour rendre ainsi ce bel amour maternel avec des

accents aussi doux, aussi chauds, aussi tendres que ceux exprimés par la jeune mère autant admirable que la brillante artiste si merveilleusement douée. Son superbe soprano n'a peut-être pas trouvé dans cette pièce d'une facture douce et contenue l'occasion de se développer dans toute sa sonorité et son étendue; mais avec quelles rares qualités de diction et de sentiment elle a fait ressortir les délicates nuances du poème et de la musique! Son succès a été très grand, et on a vivement regretté de ne trouver qu'une fois inscrit au programme le nom de M^{me} Crabos. On eût été ravi de l'entendre encore dans l'un de ces grands airs favoris, où elle sait si bien enthousiasmer ses auditeurs.

M^{lle} Delerue, chargée de l'interprétation d'*Echo*, possède une très belle voix de contralto et a fort bien chanté cette page si heureusement inspirée par les vers sonores de F. Coppée. Très appréciée également, dans leurs *Fantaisies hongroises*, pour flûte, MM. de Vroye père et fils.

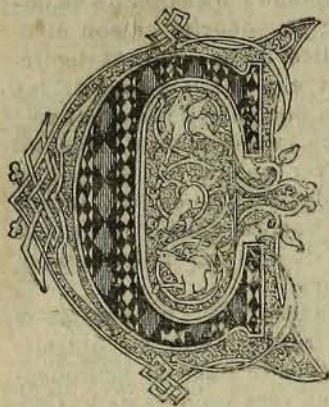
La première partie de la séance s'est terminée par des scènes déclamées et chantées avec beaucoup de talent par M^{lle} Verteuil (de l'Odéon); le *Poète et la Colombe*, le *Vase brisé*, de Sully-Prud'homme, et la *Ballade des épées*, où elle a été excellente.

La seconde partie se composait d'un drame lyrique : *L'Ame et l'Amour*, poème de A. de Carné, mais nous avons eu le regret de ne pas l'entendre, pressée par l'heure qui fuit si vite, quand elle est faite d'harmonie et de charme. Toutes ces compositions musicales font le plus grand honneur au talent de M^{lle} Carissan, et le public n'a pas ménagé les bravos à l'auteur de *Rebecca*.

Il nous reste peu de place et beaucoup d'attrayantes nouveautés à signaler pour le piano. — Une jolie valse, très facile, de Stréabog : *Cendrillon*, pour les petites mains. Quoique accessible aux commençants, le petit *Scherzando*, de X. Leroux, est une fantaisie très attrayante et utile pour l'étude. Nous en dirons autant de la troisième « Miniature » de l'« Ecole russe » : *Petite valse*, de César Cui, d'une saveur fort originale. Editeur : Alph. Leduc, 3, rue de Grammont. Comme très moyenne force, la remarquable mazurka de *Kassya*, de L. Delibes, est une charmante transcription, d'un brillant effet, qui se passe de commentaire comme l'opéra d'où elle est tirée. — Il suffit de citer de même les ravissants « Poèmes Sylvestres », de Th. Dubois, d'une facture si savante et d'une écriture pleine de charme. *L'Allée solitaire*, d'une intense poésie, et les *Bûcherons*, un délicieux tableau de genre. Editeur : H. Heugel, 2 bis, rue Vivienne.

MARIE LASSAVER.

causerie



EST un frissonnement dans l'air, tout un poème qui voltige de l'arbre à la fleur, de la fleur à nos âmes.

Le ciel est clair et profond, les feuilles d'un vert atténué, les senteurs exquis... Avril s'est enfui plein de soleil et la chanson de la

lumière emplit nos oreilles, mystérieuse harmonie qui se complète par la vision.

Chacun songe, et bien peu, même inconsciemment, n'éprouvent point la délicieuse influence de ce rajeunissement de la nature.

Les tout petits jasent et se roulent sur l'herbe avec des cris perçants de poulets frais éclos, les oiseaux leur répondent. Les fillettes ramassent de gros bouquets « pour Maman », et c'est merveille de voir la jouissance délicate avec laquelle elles cueillent les frêles clochettes du muguet, les admirent en les fleurant et les mettent en gerbes.

Vous, mes amies, vous respirez sous les lilas les parfums de l'avenir, parfums enivrants, pleins de promesses.... De cet enchantement surgit une émotion singulière, unique, très pure, qui éclaire vos yeux, épauouit votre visage, et ce brin d'aubépine placé à votre ceinture, tremblant sur votre cœur, trahit ce que vous éprouvez de doux et de profond; attente sereine de la vie, évocation du beau, identification de la nature avec vous-même, car vous lui demandez de refléter vos propres impressions.

Plus tard, quand on a pris sa place active dans l'existence (vous n'êtes encore qu'au prélude, et le prélude a tous les charmes de l'inconnu), plus tard, dis-je, on regarde le printemps et les richesses de son écrin en déchargeant le passé, le présent, l'avenir pour se plonger dans la joie enveloppante des choses.

Pour s'unir à cette gaieté du renouveau, les fêtes des élégances et des arts se succèdent à Paris.

Cela d'abord a été le Concours hippique, dont raffolent les Parisiennes; elles y vont chaque après-dînée en leurs atours, séduisantes et rieuses, le face-à-main en perma-

nence, et ce sont toutes les élégances arborées, les primeurs de la mode, le mouvement de la saison coquette qui se dessine.

Les petits salons : pastellistes, impressionnistes, luministes, etc., dont on fait le tour sans fatigue en bavardant avec ses amies; enfin, les grands salons : la vieille et la jeune école, les classiques sérieux et stables des Champs-Élysées et les modernistes hardis, chercheurs, amoureux du plein air et des reflets sous les coupoles bleutées du Champ de Mars.

La littérature se repose, elle est amie du coin de feu, des salons clos, et les statues de marbre dans les palmiers verts des expositions fin de siècle, ramènent l'esthétique à l'ordre du jour.

L'esthétique, un mot bien dur pour la raison du beau; on voudrait, sans attaquer les étymologies, quelque chose d'aillé et de musical pour exprimer cette mystérieuse puissance de l'art.

Je suis sûre, mes chères amies, que vous sentez le beau sans philosopher... c'est la meilleure manière d'en jouir, mais il faut cependant qu'autour de vous, sans expression raboteuse et définition indigeste, on vous ait initiées peu à peu, qu'on ait soulevé le rideau du sanctuaire, en vous préparant ainsi une des joies les meilleures et les plus durables, qui va grandissant avec les années.

Aimez le beau, aimez-le éperdûment. Splendeur de l'ordre, splendeur de l'idéal, splendeur du vrai, splendeur du bien.

Aimez-le sous toutes ses formes.

Et si vous m'objectez : dans mon coin de province, dans mon village perdu, je ne vois rien, je ne sais rien, je ne connais rien, vos discours sont bons pour les citadines...

Je vous répondrai que le beau est partout, dans la montagne et dans la plaine, dans l'horizon paisible et dans la forêt solitaire.

Il est dans un chant, dans cette symphonie d'un grand maître que vous étudiez, dont vous jouez l'*andante* au crépuscule, la fenêtre ouverte sur le jardin embaumé; dans un livre, à la page peut-être où vous avez laissé votre signet; mais, avouons-le, il est beaucoup plus rare dans les livres.

Enfin, son rayonnement, son efflorescence est dans la vie morale, dans les sentiments nobles, dans cette élévation de l'âme éprise du beau et du bien. Là, il est éternel.

Dans les positions les plus simples, dans

l'existence la plus modeste, la plus prosaïque, il y a toujours, si on sait le saisir, un brin de poésie, un filet de clarté...

Il est permis de concevoir dans l'obscurité de la vie les pensées les plus hautes :

« Quels que soient votre état ou votre âge, votre richesse ou votre pauvreté, votre ignorance ou votre science, vous pouvez, si vous avez un *cœur vivant*, vous pouvez avoir la royale et divine ambition de mettre dans les destinées du monde votre poids de justice et de bonté. »

Un cœur vivant ! Tous les vôtres ont battu à ces mots.

Nous ne développerons pas. Quelle conférence, mes chères lectrices, pardon ! Où suis-je allée ?

C'est le soleil, ce soleil où dansent les atomes, microbes entrevus dans un rayon joyeux, il vous grise...

Je rentrais de la campagne, d'un pays riant dans la verdure, où j'avais assisté à une première communion.

Les enfants traversaient les prés calmes émaillés des coupes de safran mauve, les vaches paissaient dormeuses, le ruisseau coulait au ras des gazons, la lumière blonde caressait la lisière du bois, qui devenait sombre au second plan et la théorie immaculée des fillettes aux figures naïves se déroulait dans le sentier qui conduisait à la vieille église, aux portes ouvertes, toute sombre, avec le seul rayonnement de la gloire d'or dans le chœur, sous les verrières roses.

La symphonie de blancheur des voiles, des parures, des pommiers fleuris, des clématites légères dans le paysage était délicieuse ; lentement, à regret, j'ai regagné le chemin de fer noir et haletant ; mais le spectacle m'est resté dans les yeux et je n'ai su me taire.

Causer en tout abandon, c'est encore une chose exquise.

La réalité reste souvent si loin de nos impressions intimes ; pourtant ce qui est doit être (oh ! M. de la Palisse !) et les incomprises sont des personnes insupportables.

Donc, rentrons dans les faits et *papotons* sur les nouvelles.

On démolit à Paris un vieux quartier très pittoresque, le quartier Mondétour, où se groupent encore des maisons fort anciennes et où était caché le puits d'Amour. Ce puits a une histoire.

Autrefois, une belle jeune fille, trahie par son fiancé, se jeta dans le trou béant, dans l'eau dormante (elle eut tort !) ; on l'en retira morte. Elle se nommait Agnès Hellebick ; c'é-

tait du temps de Philippe-Auguste. Les douleurs actuelles sont moins âpres !

Le puits de la désespérée devint un lieu de pèlerinage, les fiancés s'y rendirent pour y jeter un anneau d'argent fin et y graver leurs initiales.

Si la pauvre Agnès avait connu la dernière science de notre époque : la *scarphologie*, elle aurait regardé, avant les accordailles, les bottes de son ami, et aurait su par leur usure les tendances de son caractère :

Talons usés en dehors : inconstance.

Talons usés en dedans : fidélité.

Usure symétrique de la semelle : ordre, régularité.

Trou en dessous de la semelle, au bout : délicatesse.

Trou en dessous de la semelle, au milieu : énergie.

Si la chaussure éclate en dehors : impétuosité.

Si elle éclate en dedans : dissimulation.

Quant aux talons complètement tournés, c'est très mauvais signe.

Cela s'étudie sur un soulier porté pendant trois mois environ.

Voilà un jeu innocent pour les journées de campagne : excellent pour les projets de mariage.

Les grands pieds se refuseront à l'analyse ; et si par hasard il y avait des bottines rapiécées ?

Ne criez pas à l'horreur... j'ai connu le plus joli petit pied du monde qui porta chaussures rapiécées.

Elle avait dix-huit ans et vivait avec un vieil oncle, excellent homme un peu trop économe ; il lui octroyait 25 francs par mois pour sa toilette, pas un sou de plus, et il fallait se débrouiller. Elle avait du goût, des mains de fée, et vraiment était toujours charmante, mais elle n'avait pas d'aptitude pour la cordonnerie ; campagnarde et marcheuse, elle dédaignait nos escarpins découverts.

Dans ses excursions, elle visitait les humbles, qui l'adoraient ; c'est ainsi qu'un jour de décembre, elle trouva, chez la veuve Didier, tous les petiots, cinq, pieds nus. La commande de ses chaussures d'hiver y passa.

Un jeune imbécile aperçut la pièce de ses mignonnes bottines et jugea *vulgaire* cette charmante fille.

Elle aurait pu l'épouser... Ce fut la récompense de sa charité. Le trait est véridique.

ALIX-AYLICSON.

DEVINETTES

Charade



— Sur les ailes du temps, mon un, amies, s'envole;
Un vieillard, un enfant, peut être son symbole :
— Illustre fils des Muses et frère d'Apollon,
Sous le ciel d'Italie a chanté mon second.
— Pour mon dernier, Mozart, en son ardente flamme,
A trouvé des accents pour émouvoir notre âme,
Et ces notes sublimes, aux sons doux et rêveurs,
Font trembler tout notre être et tressaillir nos cœurs.

(Primrose.)

Proverbe

Avec l'initiale des contraires des mots suivants, former un proverbe de cinq mots :

Pacifique. — Pluralité. — Utile. — Commencer. — Attrayant. — Levant.
— Gain. — Abaisser. — Bien. — Laid. — Commun. — Après. — Matin. — Rare-
ment. — Sortir. — Bon. — Départ. — Court. — Plaisir. — Gaïeté. — Larme.
— Débrouiller. — Borné. — Oui. — Haine.

(Marthe-Louise.)

Mots en triangle

1° Bonbon. — 2° Personnage de roman. — 3° Légume printanier. —
4° Trop rares. — 5° Un verbe — 6° Encore un verbe. — 7° Consonne.

(Espoir et confiance.)

Langue française

Quelle est l'origine du mot : « Poltron » ?

(X. X. Z.)

Anagramme

Avec sept pieds, je suis attrayant,
Leur ordre changé, je deviens effrayant.

(Pâquerette de la Lys.)

Mots en A

Avec les lettres suivantes, disposer en A le nom de trois femmes célèbres du XVII^e siècle :

AA EEE II G M NNNNNN P S OO TT V

(Une Ancienne abonnée.)



EXPLICATION DES DEVINETTES DU NUMÉRO D'AVRIL

ACROSTICHE : Racine. — Phèdre.

RÉBUS GRAPHIQUE : De petites causes amènent souvent de grands effets.

PAROLES CÉLÈBRES : Pierre le Grand sur le lac Ladoga.

MOTS EN CARRÉ :

P	A	S	T	E	L
A	R	I	A	N	E
S	I	L	L	O	N
T	A	L	E	N	C
E	N	O	N	C	E
L	E	N	T	E	S

MOTS EN PARALLÉLOGRAMME :

R	O	M	A	N
C	A	N	O	N
T	O	M	A	N
N	E	V	E	U

MOTS EN ÉTOILE :

C	H	A	L	A	H	E	R	A
L	O	V	E	S	A	S	I	L
A	S	I	L	E	S	A	S	I
L	O	V	E	S	A	S	I	L
A	S	I	L	E	S	A	S	I
L	O	V	E	S	A	S	I	L
A	S	I	L	E	S	A	S	I
L	O	V	E	S	A	S	I	L

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, 14, rue Drouot.

Paris — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.